

Guillaume Apollinaire

Alcools

bibebook

Guillaume
Apollinaire

Alcools

Un texte du domaine public.

Une édition libre.

bibebook

www.bibebook.com

Zone



LA FIN tu es las de ce
monde ancien

Bergère ô tour Eiffel le
troupeau des ponts bêle
ce matin

Tu en as assez de vivre

dans l'antiquité grecque et romaine

Ici même les automobiles ont l'air
d'être anciennes

La religion seule est restée toute
neuve la religion

Est restée simple comme les hangars
de Port-Aviation

Seul en Europe tu n'es pas antique ô
Christianisme

L'Européen le plus moderne c'est
vous Pape Pie X

Et toi que les fenêtres observent la
honte te retient

D'entrer dans une église et de t'y
confesser ce matin

Tu lis les prospectus les catalogues
les affiches qui chantent tout haut

Voilà la poésie ce matin et pour la
prose il y a les journaux

Il y a les livraisons à 25 centimes
pleines d'aventures policières

Portraits des grands hommes et mille
titres divers

J'ai vu ce matin une jolie rue dont j'ai
oublié le nom

Neuve et propre du soleil elle était le
clairon

Les directeurs les ouvriers et les
belles sténo-dactylographes

Du lundi matin au samedi soir quatre
fois par jour y passent

Le matin par trois fois la sirène y
gémit

Une cloche rageuse y aboie vers midi

Les inscriptions des enseignes et des
murailles

Les plaques les avis à la façon des
perroquets criaillent

J'aime la grâce de cette rue
industrielle

Située à Paris entre la rue Aumont-
Thiéville et l'avenue des Ternes

Voilà la jeune rue et tu n'es encore
qu'un petit enfant

Ta mère ne t'habille que de bleu et de blanc

Tu es très pieux et avec le plus ancien de tes camarades René Dalize

Vous n'aimez rien tant que les pompes de l'Eglise

Il est neuf heures le gaz est baissé tout bleu vous sortez du dortoir en cachette

Vous priez toute la nuit dans la chapelle du collègue

Tandis qu'éternelle et adorable profondeur améthyste

Tourne à jamais la flamboyante gloire du Christ

C'est le beau lys que tous nous cultivons

C'est la torche aux cheveux roux que n'éteint pas le vent

C'est le fils pâle et vermeil de la douloureuse mère

C'est l'arbre toujours touffu de toutes les prières

C'est la double potence de l'honneur et de l'éternité

C'est l'étoile à six branches

C'est Dieu qui meurt le vendredi et ressuscite le dimanche

C'est le Christ qui monte au ciel

mieux que les aviateurs

Il détient le record du monde pour la
hauteur

Pupille Christ de l'œil

Vingtième pupille des siècles il sait y
faire

Et changé en oiseau ce siècle comme
Jésus monte dans l'air

Les diables dans les abîmes lèvent la
tête pour le regarder

Ils disent qu'il imite Simon Mage en
Judée

Ils crient s'il sait voler qu'on
l'appelle voleur

Les anges voltigent autour du joli
voltigeur

Icare Enoch Elie Apollonius de
Thyane

Flottent autour du premier aéroplane

Ils s'écartent parfois pour laisser
passer ceux que transporte la Sainte-
Eucharistie

Ces prêtres qui montent
éternellement élevant l'hostie

L'avion se pose enfin sans refermer
les ailes

Le ciel s'emplit alors de millions
d'hirondelles

A tire-d'aile viennent les corbeaux

les faucons les hiboux

D'Afrique arrivent les ibis les
flamants les marabouts

L'oiseau Roc célébré par les conteurs
et les poètes

Plane tenant dans les serres le crâne
d'Adam la première tête

L'aigle fond de l'horizon en poussant
un grand cri

Et d'Amérique vient le petit colibri

De Chine sont venus les pihis longs
et souples

Qui n'ont qu'une seule aile et qui
volent par couples

Puis voici la colombe esprit
immaculé

Qu'escortent l'oiseau-lyre et le paon
ocellé

Le phénix ce bûcher qui soi-même
s'engendre

Un instant voile tout de son ardente
cendre

Les sirènes laissant les périlleux
détroits

Arrivent en chantant bellement
toutes trois

Et tous aigle phénix et pihis de la
Chine

Fraternisent avec la volante machine

Maintenant tu marches dans Paris
tout seul parmi la foule

Des troupes d'autobus mugissants
près de toi roulent

L'angoisse de l'amour te serre le
gosier

Comme si tu ne devais jamais plus
être aimé

Si tu vivais dans l'ancien temps tu
entrerais dans un monastère

Vous avez honte quand vous vous
surprenez à dire une prière

Tu te moques de toi et comme le feu
de l'Enfer ton rire pétille

Les étincelles de ton rire dorent le
fond de ta vie

C'est un tableau pendu dans un
sombre musée

Et quelquefois tu vas le regarder de
près

Aujourd'hui tu marches dans Paris
les femmes sont ensanglantées

C'était et je voudrais ne pas m'en
souvenir c'était au déclin de la
beauté

Entourée de flammes ferventes
Notre-Dame m'a regardé à Chartres

Le sang de votre Sacré-Cœur m'a
inondé à Montmartre

Je suis malade d'ouïr les paroles
bienheureuses

L'amour dont je souffre est une
maladie honteuse

Et l'image qui te possède te fait
survivre dans l'insomnie et dans
l'angoisse

C'est toujours près de toi cette image
qui passe

Maintenant tu es au bord de la
Méditerranée

Sous les citronniers qui sont en fleur
toute l'année

Avec tes amis tu te promènes en
barque

L'un est Nissard il y a un
Mentonasque et deux Turbiasques

Nous regardons avec effroi les
poulpes des profondeurs

Et parmi les algues nagent les
poissons images du Sauveur

Tu es dans le jardin d'une auberge
aux environs de Prague

Tu te sens tout heureux une rose est
sur la table

Et tu observes au lieu d'écrire ton
conte en prose

La cétoine qui dort dans le cœur de
la rose

Epouvanté tu te vois dessiné dans les

agates de Saint-Vit

Tu étais triste à mourir le jour où tu t'y vis

Tu ressembles au Lazare affolé par le jour

Les aiguilles de l'horloge du quartier juif vont à rebours

Et tu recules aussi dans ta vie lentement

En montant au Hradchin et le soir en écoutant

Dans les tavernes chanter des chansons tchèques

Te voici à Marseille au milieu des pastèques

Te voici à Coblence à l'hôtel du
Géant

Te voici à Rome assis sous un néflier
du Japon

Te voici à Amsterdam avec une jeune
fille que tu trouves belle et qui est
laide

Elle doit se marier avec un étudiant
de Leyde

On y loue des chambres en latin
Cubicula locanda

Je m'en souviens j'y ai passé trois
jours et autant à Gouda

Tu es à Paris chez le juge
d'instruction

Comme un criminel on te met en état
d'arrestation

Tu as fait de douloureux et de joyeux
voyages

Avant de t'apercevoir du mensonge
et de l'âge

Tu as souffert de l'amour à vingt et à
trente ans

J'ai vécu comme un fou et j'ai perdu
mon temps

Tu n'oses plus regarder tes mains et
à tous moments je voudrais
sangloter

Sur toi sur celle que j'aime sur tout
ce qui t'a épouvanté

Tu regardes les yeux pleins de larmes
ces pauvres émigrants

Ils croient en Dieu ils prient les
femmes allaitent des enfants

Ils emplissent de leur odeur le hall de
la gare Saint-Lazare

Ils ont foi dans leur étoile comme les
rois-mages

Ils espèrent gagner de l'argent dans
l'Argentine

Et revenir dans leur pays après avoir
fait fortune

Une famille transporte un édredon
rouge comme vous transportez votre
cœur

Cet édredon et nos rêves sont aussi
irr réels

Quelques-uns de ces émigrants
restent ici et se logent

Rue des Rosiers ou rue des Ecouffes
dans des bouges

Je les ai vus souvent le soir ils
prennent l'air dans la rue

Et se déplacent rarement comme les
pièces aux échecs

Il y a surtout des Juifs leurs femmes
portent perruque

Elles restent assises exsangues au
fond des boutiques

Tu es debout devant le zinc d'un bar
crapuleux

Tu prends un café à deux sous parmi
les malheureux

Tu es la nuit dans un grand
restaurant

Ces femmes ne sont pas méchantes
elles ont des soucis cependant

Toutes même la plus laide a fait
souffrir son amant

Elle est la fille d'un sergent de ville
de Jersey

Ses mains que je n'avais pas vues
sont dures et gercées

J'ai une pitié immense pour les

coutures de son ventre

J'humilie maintenant à une pauvre
fille au rire horrible ma bouche

Tu es seul le matin va venir

Les laitiers font tinter leurs bidons
dans les rues

La nuit s'éloigne ainsi qu'une belle
Métive

C'est Ferdine la fausse ou Léa
l'attentive

Et tu bois cet alcool brûlant comme
ta vie

Ta vie que tu bois comme une eau-
de-vie

Tu marches vers Auteuil tu veux aller
chez toi à pied

Dormir parmi tes fétiches d'Océanie
et de Guinée

Ils sont des Christ d'une autre forme
et d'une autre croyance

Ce sont les Christ inférieurs des
obscurités espérances

Adieu Adieu

Soleil cou coupé



Le pont Mirabeau



OUS LE PONT
coule la Seine

Mirabeau

Et nos amours

Faut-il qu'il m'en
souvienn

La joie venait toujours après la
peine.

Vienne la nuit sonne l'heure

Les jours s'en vont je demeure

Les mains dans les mains restons
face à face

Tandis que sous

Le pont de nos bras passe

Des éternels regards l'onde si lasse

Vienne la nuit sonne l'heure

Les jours s'en vont je demeure

L'amour s'en va comme cette eau
courante

L'amour s'en va

Comme la vie est lente

Et comme l'Espérance est violente

Vienne la nuit sonne l'heure

Les jours s'en vont je demeure

Passent les jours et passent les
semaines

Ni temps passé

Ni les amours reviennent

Sous le pont Mirabeau coule la Seine



La Chanson du Mal- Aimé



PAUL LÉAUTAUD

Et je chantais cette
romance

En 1903 sans savoir

Que mon amour à la
semblance

Du beau Phénix s'il meurt un soir

Le matin voit sa renaissance.

Un soir de demi-brume à Londres

Un voyou qui ressemblait à

Mon amour vint à ma rencontre

Et le regard qu'il me jeta

Me fit baisser les yeux de honte

Je suivis ce mauvais garçon

Qui sifflotait mains dans les poches

Nous semblions entre les maisons

Onde ouverte de la Mer Rouge

Lui les Hébreux moi Pharaon

Oue tombent ces vagues de briques

Si tu ne fus pas bien aimée
Je suis le souverain d'Egypte
Sa sœur-épouse son armée
Si tu n'es pas l'amour unique
Au tournant d'une rue brûlant
De tous les feux de ses façades
Plaies du brouillard sanguinolent
Où se lamentaient les façades
Une femme lui ressemblant
C'était son regard d'inhumaine
La cicatrice à son cou nu
Sortit saoule d'une taverne

Au moment où je reconnus
La fausseté de l'amour même
Lorsqu'il fut de retour enfin
Dans sa patrie le sage Ulysse
Son vieux chien de lui se souvint
Près d'un tapis de haute lisse
Sa femme attendait qu'il revînt
L'époux royal de Sacontale
Las de vaincre se réjouit
Quand il la retrouva plus pâle
D'attente et d'amour yeux pâlis
Caressant sa gazelle mâle

J'ai pensé à ces rois heureux
Lorsque le faux amour et celle
Dont je suis encore amoureux
Heurtant leurs ombres infidèles
Me rendirent si malheureux
Regrets sur quoi l'enfer se fonde
Qu'un ciel d'oubli s'ouvre à mes
vœux
Pour son baiser les rois du monde
Seraient morts les pauvres fameux
Pour elle eussent vendu leur ombre
J'ai hiverné dans mon passé
Revienne le soleil de Pâques

Pour chauffer un cœur plus glacé
Que les quarante de Sébaste
Moins que ma vie martyrisés
Mon beau navire ô ma mémoire
Avons-nous assez navigué
Dans une onde mauvaise à boire
Avons-nous assez divagué
De la belle aube au triste soir
Adieu faux amour confondu
Avec la femme qui s'éloigne
Avec celle que j'ai perdue
L'année dernière en Allemagne

Et que je ne reverrai plus
Voie lactée ô sœur lumineuse
Des blancs ruisseaux de Chanaan
Et des corps blancs des amoureuses
Nageurs morts suivrons-nous d'ahan
Ton cours vers d'autres nébuleuses
Je me souviens d'une autre année
C'était l'aube d'un jour d'avril
J'ai chanté ma joie bien-aimée
Chanté l'amour à voix virile
Au moment d'amour de l'année



Aubade chantée à Laetare l'an passé



'EST LE PRINTEMPS
viens-t'en Pâquette

Te promener au bois joli

Les poules dans la cour
caquètent

L'aube au ciel fait de roses plis

L'amour chemine à ta conquête

Mars et Vénus sont revenus
Ils s'embrassent à bouches folles
Devant des sites ingénus
Où sous les roses qui feuillolent
De beaux dieux roses dansent nus
Viens ma tendresse est la régente
De la floraison qui paraît
La nature est belle et touchante
Pan sifflote dans la forêt
Les grenouilles humides chantent



Beaucoup de ces
dieux...



BEAUCOUP DE CES dieux
ont péri

C'est sur eux que pleurent
les saules

Le grand Pan l'amour
Jésus-Christ

Sont bien morts et les chats miaulent

Dans la cour je pleure à Paris
Moi qui sais des lais pour les reines
Les complaints de mes années
Des hymnes d'esclave aux murènes
La romance du mal aimé
Et des chansons pour les sirènes
L'amour est mort j'en suis tremblant
J'adore de belles idoles
Les souvenirs lui ressemblant
Comme la femme de Mausole
Je reste fidèle et dolent
Je suis fidèle comme un dogue

Au maître le lierre au tronc
Et les Cosaques Zaporogues
Ivrognes pieux et larrons
Aux steppes et au décalogue
Portez comme un joug le Croissant
Qu'interrogent les astrologues
Je suis le Sultan tout-puissant
O mes Cosaques Zaporogues
Votre Seigneur éblouissant
Devenez mes sujets fidèles
Leur avait écrit le Sultan
Ils rirent à cette nouvelle

Et répondirent à l'instant

A la lueur d'une chandelle



Réponse des Cosaques Zaporogues au Sultan de Constantinople



LUS CRIMINEL QUE
Barrabas

Cornu comme les mauvais
anges

Quel Belzébuth es-tu là-

bas

Nourri d'immondice et de fange

Nous n'irons pas à tes sabbats

Poisson pourri de Salonique

Long collier des sommeils affreux

D'yeux arrachés à coup de pique

Ta mère fit un pet foireux

Et tu naquis de sa colique

Bourreau de Podolie Amant

Des plaies des ulcères des croûtes

Groin de cochon cul de jument

Tes richesses garde-les toutes

Pour payer tes médicaments



Voie lactée {1}



OIE LACTÉE Ô sœur
lumineuse

Des blancs ruisseaux de
Chanaan

Et des corps blancs des
amoureuses

Nageurs morts suivrons nous d'ahan

Ton cours vers d'autres nébuleuses

Regret des yeux de la putain
Et belle comme une panthère
Amour vos baisers florentins
Avaient une saveur amère
Qui a rebuté nos destins
Ses regards laissaient une traîne
D'étoiles dans les soirs tremblants
Dans ses yeux nageaient les sirènes
Et nos baisers mordus sanglants
Faisaient pleurer nos fées marraines
Mais en vérité je l'attends
Avec mon cœur avec mon âme

Et sur le pont des Reviens-t'en
Si jamais reviens cette femme
Je lui dirai Je suis content
Mon cœur et ma tête se vident
Tout le ciel s'écoule par eux
O mes tonneaux des Danaïdes
Comment faire pour être heureux
Comme un petit enfant candide
Je ne veux jamais l'oublier
Ma colombe ma blanche rade
O marguerite exfoliée
Mon île au loin ma Désirade

Ma rose mon giroflie

Les satyres et les pyraustes

Les égyptans les feux follets

Et les destins damnés ou faustes

La corde au cou comme à Calais

Sur ma douleur quel holocauste

Douleur qui doubles les destins

La licorne et le capricorne

Mon âme et mon corps incertains

Te fuient ô bûcher divin qu'ornent

Des astres des fleurs du matin

Malheur dieu pâle aux yeux d'ivoire

Tes prêtres fous t'ont-ils paré
Tes victimes en robe noire
Ont-elles vainement pleuré
Malheur dieu qu'il ne faut pas croire
Et toi qui me suis en rampant
Dieu de mes dieux morts en automne
Tu mesures combien d'empans
J'ai droit que la terre me donne
O mon ombre ô mon vieux serpent
Au soleil parce que tu l'aimes
Je t'ai menée souviens-t'en bien
Ténébreuse épouse que j'aime

Tu es à moi en n'étant rien

O mon ombre en deuil de moi-même

L'hiver est mort tout enneigé

On a brûlé les ruches blanches

Dans les jardins et les vergers

Les oiseaux chantent sur les
branches

Le printemps clair l'Avril léger

Mort d'immortels argyraspides

La neige aux boucliers d'argent

Fuit les dendrophores livides

Du printemps cher aux pauvres gens

Qui resourient les yeux humides

Et moi j'ai le cœur aussi gros
Qu'un cul de dame damascène
O mon amour je t'aimais trop
Et maintenant j'ai trop de peine
Les sept épées hors du fourreau
Sept épées de mélancolie
Sans morfil ô claires douleurs
Sont dans mon cœur et la folie
Veut raisonner pour mon malheur
Comment voulez-vous que j'oublie



Les sept épées



A PREMIÈRE EST toute
d'argent

Et son nom tremblant
c'est Pâline

Sa lame un ciel d'hiver
neigeant

Son destin sanglant gibeline

Vulcain mourut en la forgeant

La seconde nommée Noubosse
Est un bel arc-en-ciel joyeux
Les dieux s'en servent à leurs noces
Elle a tué trente Bé-Rieux
Et fut douée par Carabosse
La troisième bleu féminin
N'en est pas moins un chibriape
Appelé Lul de Faltenin
Et que porte sur une nappe
L'Hermès Ernest devenu nain
La quatrième Malourène
Est un fleuve vert et doré

C'est le soir quand les riveraines
Y baignent leurs corps adorés
Et des chants de rameurs s'y trainent
La cinquième Sainte-Fabeau
C'est la plus belle des quenouilles
C'est un cyprès sur un tombeau
Où les quatre vents s'agenouillent
Et chaque nuit c'est un flambeau
La Sixième métal de gloire
C'est l'ami aux si douces mains
Dont chaque matin nous sépare
Adieu voilà votre chemin

Les coqs s'épuisèrent en fanfares
Et la septième s'exténue
Une femme une rose morte
Merci que le dernier venu
Sur mon amour ferme la porte
Je ne vous ai jamais connue



Voie lactée {2}



OIE LACTÉE Ô sœur
lumineuse

Des blancs ruisseaux de
Chanaan

Et des corps blancs des
amoureuses

Nageurs morts suivrons-nous d'ahan

Ton cours vers d'autres nébuleuses

Les démons du hasard selon
Le chant du firmament nous mènent
A sons perdus leurs violons
Font danser notre race humaine
Sur la descente à reculons
Destins destins impénétrables
Rois secoués par la folie
Et ces grelottantes étoiles
De fausses femmes dans vos lits
Aux déserts que l'histoire accable
Luitpold le vieux prince régent
Tuteur de deux royautés folles

Sanglote-t-il en y songeant
Quand vacillent les lucioles
Mouches dorées de la Saint-Jean
Près d'un château sans châtelaine
La barque aux barcarols chantants
Sur un lac blanc et sous l'haleine
Des vents qui tremblent au
printemps
Voguait cygne mourant sirène
Un jour le roi dans l'eau d'argent
Se noya puis la bouche ouverte
Il s'en revint en surnageant
Sur la rive dormir inerte

Face tournée au ciel changeant
Juin ton soleil ardente lyre
Brûle mes doigts endoloris
Triste et mélodieux délire
J'erre à travers mon beau Paris
Sans avoir le cœur d'y mourir
Les dimanches s'y éternisent
Et les orgues de Barbarie
Y sanglotent dans les cours grises
Les fleurs aux balcons de Paris
Penchent comme la tour de Pise
Soirs de Paris ivres du gin

Flambant de l'électricité

Les tramways feux verts sur l'échine

Musiquent au long des portées

De rails leur folie de machines

Les cafés gonflés de fumée

Crient tout l'amour de leurs tziganes

De tous leurs siphons enrhumés

De leurs garçons vêtus d'un pagne

Vers toi toi que j'ai tant aimée

Moi qui sais des lais pour les reines

Les plaintes de mes années

Des hymnes d'esclave aux murènes

La romance du mal aimé

Et des chansons pour les sirènes



Les colchiques



LE PRÉ EST vénéneux mais
joli en automne

Les vaches y paissant

Lentement
s'empoisonnent

Le colchique couleur de cerne et de
lilas

Y fleurit tes yeux sont comme cette
fleur-la

Violates comme leur cerne et comme
cet automne

Et ma vie pour tes yeux lentement
s'empoisonne

Les enfants de l'école viennent avec
fracas

Vêtus de hoquetons et jouant de
l'harmonica

Ils cueillent les colchiques qui sont
comme des mères

Filles de leurs filles et sont couleur
de tes paupières

Qui battent comme les fleurs battent
au vent dément

Le gardien du troupeau chante tout

doucement

Tandis que lentes et meuglant les
vaches abandonnent

Pour toujours ce grand pré mal fleuri
par l'automne



Palais



MAX JACOB

Vers le palais de
Rosemonde au fond du
Rêve

Mes rêveuses pensées
pieds nus vont en soirée

Le palais don du roi comme un roi nu
s'élève

Des chairs fouettées des roses de la

roseraie

On voit venir au fond du jardin mes
pensées

Qui sourient du concert joué par les
grenouilles

Elles ont envie des cyprès grandes
quenouilles

Et le soleil miroir des roses s'est
brisé

Le stigmaté sanglant des mains
contre les vitres

Quel archet mal blessé du couchant
le troua

La résine qui rend amer le vin de
Chypre

Ma bouche aux agapes d'agneau
blanc l'éprouva

Sur les genoux pointus du monarque
adultère

Sur le mai de son âge et sur son
trente et un

Madame Rosemonde roule avec
mystère

Ses petits yeux tout ronds pareils
aux yeux des Huns

Dame de mes pensées au cul de perle
fine

Dont ni perle ni cul n'égale l'orient

Qui donc attendez-vous

De rêveuses pensées en marche à
l'Orient

Mes plus belles voisines

Toc toc Entrez dans l'antichambre le
jour baisse

La veilleuse dans l'ombre est un
bijou d'or cuit

Pendez vos têtes aux patères par les
tresses

Le ciel presque nocturne a des lueurs
d'aiguilles

On entra dans la salle à manger les
narines

Reniflaient une odeur de graisse et de
graillon

On eut vingt potages dont trois
couleurs d'urine

Et le roi prit deux œufs pochés dans
du bouillon

Puis les marmitons apportèrent les
viandes

Des rôtis de pensées mortes dans
mon cerveau

Mes beaux rêves mort-nés en
tranches bien saignantes

Et mes souvenirs faisandés en
godiveaux

Or ces pensées mortes depuis des
millénaires

Avaient le fade goût des grands
mammouths gelés

Les os ou songe-creux venaient des
ossuaires

En danse macabre aux plis de mon
cervelet

Et tous ces mets criaient des choses
nonpareilles

Mais nom de Dieu!

Ventre affamé n'a pas d'oreilles

Et les convives mastiquaient à qui
mieux mieux

Ah! nom de Dieu! qu'ont donc crié
ces entrecôtes

Ces grands pâtés ces os à moelle et
mirotons

Langues de feu où sont-elles mes
pentecôtes

Pour mes pensées de tous pays de
tous les temps



Chantre



ET L'UNIQUE CORDEAU des
trompettes marines



Crépuscule



MADemoiselle MARIE
Laurencin

Frôlée par les ombres des
morts

Sur l'herbe où le jour
s'exténue

L'arlequine s'est mise nue

Et dans l'étang mire son corps

Un charlatan crépusculaire
Vante les tours que l'on va faire
Le ciel sans teinte est constellé
D'astres pâles comme du lait
Sur les tréteaux l'arlequin blême
Salue d'abord les spectateurs
Des sorciers venus de Bohême
Quelques fées et les enchanteurs
Ayant décroché une étoile
Il la manie à bras tendu
Tandis que des pieds un pendu
Sonne en mesure les cymbales

L'aveugle berce un bel enfant

La biche passe avec ses faons

Le nain regarde d'un air triste

Grandir l'arlequin trismégiste



Annie



UR LA CÔTE du Texas

Entre Mobile et Galveston
il y a

Un grand jardin tout plein
de roses

Il contient aussi une villa

Qui est une grande rose

Une femme se promène souvent

Dans le jardin toute seule

Et quand je passe sur la route bordée
de tilleuls

Nous nous regardons

Comme cette femme est mennonite

Ses rosiers et ses vêtements n'ont
pas de boutons

Il en manque deux à mon veston

La dame et moi suivons presque le
même rite



La maison des morts



MAURICE RAYNAL

S'étendant sur les côtés
du cimetière

La maison des morts
l'encadrerait comme un
cloître

A l'intérieur de ses vitrines

Pareilles à celles des boutiques de
modes

Au lieu de sourire debout

Les mannequins grimaçaient pour
l'éternité

Arrivé à Munich depuis quinze ou
vingt jours

J'étais entré pour la première fois et
par hasard

Dans ce cimetière presque désert

Et je claquais des dents

Devant toute cette bourgeoisie

Exposée et vêtue le mieux possible

En attendant la sépulture

Soudain

Rapide comme ma mémoire

Les yeux ses rallumèrent

De cellule vitrée en cellule vitrée

Le ciel se peupla d'une apocalypse

Vivace

Et la terra plate à l'infini

Comme avant Galilée

Se couvrit de mille mythologies
immobiles

Un ange en diamant brisa toutes les
vitrines

Et les morts m'accostèrent

Avec des mines de l'autre monde

Mais leur visage et leurs attitudes

Devinrent bientôt moins funèbres

Le ciel et la terre perdirent

Leur aspect fantasmagorique

Les morts se réjouissaient

De voir leurs corps trépassés entre
eux et la lumière

Ils riaient de voir leur ombre et
l'observaient

Comme si véritablement

C'eût été leur vie passée

Alors je les dénombrai

Ils étaient quarante-neuf hommes

Femmes et enfants

Qui embellissaient à vue d'œil

Et me regardaient maintenant

Avec tant de cordialité

Tant de tendresse même

Que les prenant en amitié

Tout à coup

Je les invitai à une promenade Loin
des arcades de leur maison

Et tous bras dessus bras dessous

Fredonnant des airs militaires

Oui tous vos péchés sont absous

Nous quittâmes le cimetière

Nous traversâmes la ville

Et rencontrions souvent

Des parents des amis qui se
joignaient

A la petite troupe des morts récents

Tous étaient si gais

Si charmants si bien portants

Que bien malin qui aurait pu

Distinguer les morts des vivants

Puis dans la campagne

On s'éparpilla

Deux cheveu-légers nous joignirent

On leur fit fête

Ils coupèrent du bois de viorne
Et de sureau
Dont ils firent des sifflets
Qu'ils distribuèrent aux enfants
Plus tard dans un bal champêtre
Les couples mains sur les épaules
Dansèrent au son aigre des cithares
Ils n'avaient pas oublié la danse
Ces morts et ces mortes
On buvait aussi
Et de temps à autre une cloche
Annonçait qu'un autre tonneau

Allait être mis en perçe

Une morte assise sur un banc

Près d'un buisson d'épine-vinette

Laissait un étudiant

Agenouillé à ses pieds

Lui parler de fiançailles

Je vous attendrai

Dix ans vingt ans s'il le faut

Votre volonté sera la mienne

Je vous attendrai

Toute votre vie

Répondait la morte

Des enfants

De ce monde ou bien de l'autre

Chantaient de ces rondes

Aux paroles absurdes et lyriques

Qui sans doute sont les restes

Des plus anciens monuments
poétiques

De l'humanité

L'étudiant passa une bague

A l'annulaire de la jeune morte

Voici le gage de mon amour

De nos fiançailles

Ni le temps ni l'absence

Ne nous feront oublier nos
promesses

Et un jour nous auront une belle
noce

Des touffes de myrte

A nos vêtements et dans vos cheveux

Un beau sermon à l'église

De longs discours après le banquet

Et de la musique

De la musique

Nos enfants

Dit la fiancée

Seront plus beaux plus beaux encore

Hélas! la bague était brisée
Que s'ils étaient d'argent ou d'or
D'émeraude ou de diamant
Seront plus clairs plus clairs encore
Que les astres du firmament
Que la lumière de l'aurore
Que vos regards mon fiancé
Auront meilleure odeur encore
Hélas! la bague était brisée
Que le lilas qui vient d'éclorre
Que le thym la rose ou qu'un brin
De lavande ou de romarin

Les musiciens s'en étant allés

Nous continuâmes la promenade

Au bord d'un lac

On s'amusa à faire des ricochets

Avec des cailloux plats

Sur l'eau qui dansait à peine

Des barques étaient amarrées

Dans un havre

On les détacha

Après que toute la troupe se fut
embarquée

Et quelques morts ramaient

Avec autant de vigueur que les

vivants

A l'avant du bateau que je
gouvernais

Un mort parlait avec une jeune
femme

Vêtue d'une robe jaune

D'un corsage noir

Avec des rubans bleus et d'un
chapeau gris

Orné d'une seule petite plume
défrisée

Je vous aime

Disait-il

Comme le pigeon aime la colombe

Comme l'insecte nocturne

Aime la lumière

Trop tard

Répondait la vivante

Repoussez repoussez cet amour
défendu

Je suis mariée

Voyez l'anneau qui brille

Mes mains tremblent

Je pleure et je voudrais mourir

Les barques étaient arrivées

A un endroit où les cheveu-légers

Savaient qu'un écho répondait de la

rive

On ne se lassait point de l'interroger

Il y eut des questions si
extravagantes

Et des réponses tellement pleines
d'à-propos

Que c'était à mourir de rire

Et le mort disait à la vivante

Nous serions si heureux ensemble

Sur nous l'eau se refermera

Mais vous pleurez et vos mains
tremblent

Aucun de nous ne reviendra

On reprit terre et ce fut le retour
Les amoureux s'entr'aimaient
Et par couples aux belles bouches
Marchaient à distances inégales
Les morts avaient choisi les vivantes
Et les vivants
Des mortes
Un genévrier parfois
Faisait l'effet d'un fantôme
Les enfants déchiraient l'air
En soufflant les joues creuses
Dans leurs sifflets de vioirne

Ou de sureau

Tandis que les militaires

Chantaient des tyroliennes

En se répondant comme on le fait

Dans la montagne

Dans la ville

Notre troupe diminua peu à peu

On se disait

Au revoir

A demain

A bientôt

Bientôt entraient dans les brasseries

Quelques-uns nous quittèrent
Devant une boucherie canine
Pour y acheter leur repas du soir
Bientôt je restai seul avec ces morts
Qui s'en allaient tout droit
Au cimetière
Où
Sous les Arcades
Je les reconnus
Couchés
Immobiles
Et bien vêtus

Attendant la sépulture derrière les
vitrines

Ils ne se doutaient pas

De ce qui s'était passé

Mais les vivants en gardaient le
souvenir

C'était un bonheur inespéré

Et si certain

Qu'ils ne craignaient point de le
perdre

Ils vivaient si noblement

Que ceux qui la veille encore

Les regardaient comme leurs égaux

Ou même quelque chose de moins

Admiraient maintenant

Leur puissance leur richesse et leur
génie

Car y a-t-il rien qui vous élève

Comme d'avoir aimé un mort ou une
morte

On devient si pur qu'on en arrive

Dans les glaciers de la mémoire

A se confondre avec le souvenir

On est fortifié pour la vie

Et l'on n'a plus besoin de personne



Clotilde



'ANÉMONE ET L'ANCOLIE

Ont poussé dans le jardin

Où dort la mélancolie

Entre l'amour et le dédain

Il y vient aussi nos ombres

Que la nuit dissipera

Le soleil qui les rend sombres

Avec elles disparaîtra

Les déités des eaux vives

Laissent couler leurs cheveux

Passe il faut que tu poursuives

Cette belle ombre que tu veux



Cortège



M. LÉON Bailby

Oiseau tranquille au vol
inverse oiseau

Qui nidifie en l'air

A la limite où notre sol
brille déjà

Baisse ta deuxième paupière la terre
t'éblouit

Quand tu lèves la tête

Et moi aussi de près je suis sombre
et terne

Une brume qui vient d'obscurcir les
lanternes

Une main qui tout à coup se pose
devant les yeux

Une voûte entre vous et toutes les
lumières

Et je m'éloignerai m'illuminant au
milieu d'ombres

Et d'alignements d'yeux des astres
bien-aimés

Oiseau tranquille au vol inverse
oiseau

Qui nidifie en l'air

A la limite où brille déjà ma mémoire

Baisse ta deuxième paupière

Ni à cause du soleil ni à cause de la
terre

Mais pour ce feu oblong dont
l'intensité ira s'augmentant

Au point qu'il deviendra un jour
l'unique lumière

Un jour

Un jour je m'attendais moi-même

Je me disais Guillaume il est temps
que tu viennes

Pour que je sache enfin celui-là que
je suis

Moi qui connais les autres

Je les connais par les cinq sens et
quelques autres

Il me suffit de voir leur pieds pour
pouvoir refaire ces gens à milliers

De voir leurs pieds paniques un seul
de leurs cheveux

De voir leur langue quand il me plaît
de faire le médecin

Ou leurs enfants quand il me plaît de
faire le prophète

Les vaisseaux des armateurs la
plume de mes confrères

La monnaie des aveugles les mains
des muets

Ou bien encore à cause du
vocabulaire et non de l'écriture

Une lettre écrite par ceux qui ont
plus de vingt ans

Il me suffit de sentir l'odeur de leurs
églises

L'odeur des fleuves dans leurs villes

Le parfum des fleurs dans les jardins
publics

O Corneille Agrippa l'odeur d'un
petit chien m'eût suffi

Pour décrire exactement tes

concitoyens de Cologne

Leurs rois-mages et la ribambelle
ursuline

Qui t'inspirait l'erreur touchant
toutes les femmes

Il me suffit de goûter la saveur de
laurier qu'on cultive pour que j'aime
ou que je bafoue

Et de toucher les vêtements

Pour ne pas douter si l'on est frileux
ou non

O gens que je connais

Il me suffit d'entendre le bruit de
leurs pas

Pour pouvoir indiquer à jamais la
direction qu'ils ont prise

Il me suffit de tous ceux-là pour me
croire le droit

De ressusciter les autres

Un jour je m'attendais moi-même

Je me disais Guillaume il est temps
que tu viennes

Et d'un lyrique pas s'avançaient ceux
que j'aime

Parmi lesquels je n'étais pas

Les géants couverts d'algues
passaient dans leurs villes

Sous-marines où les tours seules

étaient des îles

Et cette mer avec les clartés de ses profondeurs

Coulait sang de mes veines et fait battre mon cœur

Puis sur cette terre il venait mille peuplades blanches

Dont chaque homme tenait une rose à la main

Et le langage qu'ils inventaient en chemin

Je l'appris de leur bouche et je le parle encore

Le cortège passait et j'y cherchais mon corps

Tous ceux qui survenaient et
n'étaient pas moi-même

Amenaient un à un les morceaux de
moi-même

On me bâtit peu à peu comme on
élève une tour

Les peuples s'entassaient et je parus
moi-même

Qu'ont formé tous les corps et les
choses humaines

Temps passés Trépassés Les dieux
qui me formâtes

Je ne vis que passant ainsi que vous
passâtes

Et détournant mes yeux de ce vide
avenir

En moi-même je vois tout le passé
grandir

Rien n'est mort que ce qui n'existe
pas encore

Près du passé luisant demain est
incolore

Il est informe aussi près de ce qui
parfait

Présente tout ensemble et l'effort et
l'effet



Marizibill



ANS LA HAUTE-RUE à
Cologne

Elle allait et venait le
soir

Offerte à tous en tout
mignonne

Puis buvait lasse des trottoirs

Très tard dans les brasseries borgnes

Elle se mettait sur la paille
Pour un maquereau roux et rose
C'était un juif il sentait l'ail
Et l'avait venant de Formose
Tirée d'un bordel de Changai
Je connais des gens de toutes sortes
Ils n'égalent pas leurs destins
Indécis comme feuilles mortes
Leurs yeux sont des feux mal éteints
Leurs cœurs bougent comme leurs
portes



Le voyageur

FERNAND FLEURET



Ouvrez-moi cette porte
où je frappe en pleurant

La vie est variable aussi
bien que l'Europe

Tu regardais un banc de nuages
descendre

Avec le paquebot orphelin vers les
fièvres futures

Et de tous ces regrets de tous ces
repentirs

Te souviens-tu

Vagues poissons arqués fleurs
submarines

Une nuit c'était la mer

Et les fleuves s'y répandaient

Je m'en souviens je m'en souviens
encore

Un soir je descendis dans une
auberge triste

Auprès de Luxembourg

Dans le fond de la salle il s'envolait
un Christ

Quelqu'un avait un furet

Un autre un hérisson

L'on jouait aux cartes

Et toi tu m'avais oublié

Te souviens-tu du long orphelinat
des gares

Nous traversâmes des villes qui tout
le jour tournaient

Et vomissaient la nuit le soleil des
journées

O matelots ô femmes sombres et
vous mes compagnons

Souvenez-vous-en

Deux matelots qui ne s'étaient jamais

quittés

Deux matelots qui ne s'étaient jamais
parlé

Le plus jeune en mourant tomba sur
le côté

O vous chers compagnons

Sonneries électriques des gares chant
des moissonneuses

Traîneau d'un boucher régiment des
rues sans nombre

Cavalerie des ponts nuits livides de
l'alcool

Les villes que j'ai vues vivaient
comme des folles

Te souviens-tu des banlieues et du
troupeau plaintif des paysages

Les cyprès projetaient sous la lune
leurs ombres

J'écoutais cette nuit au déclin de
l'été

Un oiseau langoureux et toujours
irrité

Et le bruit éternel d'un fleuve large et
sombre

Mais tandis que mourants roulaient
vers l'estuaire

Tous les regards tous les regards de
tous les yeux

Les bords étaient déserts herbus

silencieux

Et la montagne à l'autre rive était
très claire

Alors sans bruit sans qu'on pût voir
rien de vivant

Contre le mont passèrent des ombres
vivaces

De profil ou soudain tournant leurs
vagues faces

Et tenant l'ombre de leurs lances en
avant

Les ombres contre le mont
perpendiculaire

Grandissaient ou parfois
s'abaissaient brusquement

Et ces ombres barbues pleuraient
humainement

En glissant pas à pas sur la
montagne claire

Qui donc reconnais-tu sur ces
vieilles photographies

Te souviens-tu du jour où une vieille
abeille tomba dans le feu

C'était tu t'en souviens à la fin de
l'été

Deux matelots qui ne s'étaient jamais
quittés

L'aîné portait au cou une chaîne de
fer

Le plus jeune mettait ses cheveux
blonds en tresse

Ouvrez-moi cette porte où je frappe
en pleurant

La vie est variable aussi bien que
l'Europe



Marie



OUS Y DANSIEZ petite fille

Y danserez-vous mère-
grand

C'est la maclotte qui
sautille

Toutes les cloches sonneront

Quand donc reviendrez-vous Marie

Les masques sont silencieux

Et la musique est si lointaine
Qu'elle semble venir des cieux
Oui je veux vous aimer mais vous
aimer à peine
Et mon mal est délicieux
Les brebis s'en vont dans la neige
Flocons de laine et ceux d'argent
Des soldats passent et que n'ai-je
Un cœur à moi ce cœur changeant
Changeant et puis encor que sais-je
Sais-je où s'en iront tes cheveux
Crépus comme mer qui moutonne
Sais-je où s'en iront tes cheveux

Et tes mains feuilles de l'automne
Que jonchent aussi nos aveux
Je passais au bord de la Seine
Un livre ancien sous le bras
Le fleuve est pareil à ma peine
Il s'écoule et ne tarit pas
Quand donc finira la semaine



La blanche neige



ES ANGES LES anges dans
le ciel

L'un est vêtu en officier

L'un est vêtu en cuisinier

Et les autres chantent

Bel officier couleur du ciel

Le doux printemps longtemps après
Noël

Te médaillera d'un beau soleil

D'un beau soleil

Le cuisinier plume les oies

Ah! tombe neige

Tombe et que n'ai-je

Ma bien-aimée entre mes bras



Poème lu au mariage d'André Salmon



LE 13 juillet 1909

En voyant des drapeaux ce
matin je ne me suis pas dit

Voilà les riches vêtements
des pauvres

Ni la pudeur démocratique veut me
voiler sa douleur

Ni la liberté en honneur fait qu'on
imite maintenant

Les feuilles ô liberté végétale ô seule
liberté terrestre

Ni les maisons flambent parce qu'on
partira pour ne plus revenir

Ni ces mains agitées travailleront
demain pour nous tous

Ni même on a pendu ceux qui ne
savaient pas profiter de la vie

Ni même on renouvelle le monde en
reprenant la Bastille

Je sais que seuls le renouvellent ceux
qui sont fondés en poésie

On a pavoisé Paris parce que mon

ami André Salmon s'y marie

Nous nous sommes rencontrés dans
un caveau maudit

Au temps de notre jeunesse

Fumant tous deux et mal vêtus
attendant l'aube

Epris épris des mêmes paroles dont
il faudra changer le sens

Trompés trompés pauvres petits et
ne sachant pas encore rire

La table et les deux verres devinrent
un mourant qui nous jeta le dernier
regard d'Orphée

Les verres tombèrent se brisèrent

Et nous apprîmes à rire

Nous partîmes alors pèlerins de la
perdition

A travers les rues à travers les
contrées à travers la raison

Je le revis au bord du fleuve sur
lequel flottait Ophélie

Qui blanche flotte encore entre les
nénuphars

Il s'en allait au milieu des Hamlets
blafards

Sur la flûte jouant les airs de la folie

Je le revis près d'un moujik mourant
compter les béatitudes

En admirant la neige semblable aux
femmes nues

Je le revis faisant ceci ou cela en
l'honneur des mêmes paroles

Qui changent la face des enfants et je
dis toutes ces choses

Souvenir et Avenir parce que mon
ami André Salmon se marie

Réjouissons-nous non pas parce que
notre amitié a été le fleuve qui nous
a fertilisés

Terrains riverains dont l'abondance
est la nourriture que tous espèrent

Ni parce que nos verres nous jettent
encore une fois le regard d'Orphée

mourant

Ni parce que nous avons tant grandi
que beaucoup pourraient confondre
nos yeux et les étoiles

Ni parce que les drapeaux claquent
aux fenêtres des citoyens qui sont
contents depuis cent ans d'avoir la
vie et de menues choses à défendre

Ni parce que fondés en poésie nous
avons des droits sur les paroles qui
forment et défont l'Univers

Ni parce que nous pouvons pleurer
sans ridicule et que nous savons rire

Ni parce que nous fumons et buvons
comme autrefois

Réjouissons-nous parce que
directeur du feu et des poètes

L'amour qui emplit ainsi que la
lumière

Tout le solide espace entre les étoiles
et les planètes

L'amour veut qu'aujourd'hui mon
ami André Salmon se marie



L'Adieu



'AI CUEILLI CE brin de
bruyère

L'automne est morte
souviens-t'en

Nous ne nous verrons plus sur
terre

Odeur du temps brin de bruyère

Et souviens-toi que je t'attends



Salomé



OUR QUE SOURIE encore
une fois Jean-Baptiste

Sire je danserais mieux
que les séraphins

Ma mère dites-moi
pourquoi vous êtes triste

En robe de comtesse à côté du
Dauphin

Mon cœur battait battait très fort à

sa parole

Quand je dansais dans le fenouil en
écoutant

Et je brodais des lys sur une
banderole

Destinée à flotter au bout de son
bâton

Et pour qui voulez-vous qu'à présent
je la brode

Son bâton refleurit sur les bords du
Jourdain

Et tous les lys quand vos soldats ô
roi Hérode

L'emmenèrent se sont flétris dans
mon jardin

Venez tous avec moi là-bas sous les
quinconces

Ne pleure pas ô joli fou du roi

Prends cette tête au lieu de ta
marotte et danse

N'y touchez pas son front ma mère
est déjà froid

Sire marchez devant trabants
marchez derrière

Nous creuserons un trou et l'y
enterrerons

Nous planterons des fleurs et
danserons en rond

Jusqu'à l'heure où j'aurai perdu ma

jarretière

Le roi sa tabatière

L'infante son rosaire

Le curé son bréviaire



La porte



A PORTE DE l'hôtel sourit
terriblement

Qu'est-ce que cela peut me
faire ô ma maman

D'être cet employé pour
qui seul rien n'existe

Pi-mus couples allant dans la
profonde eau triste

Anges frais débarqués à Marseille

hier matin

J'entends mourir et remourir un
chant lointain

Humble comme je suis qui ne suis
rien qui vaille

Enfant je t'ai donné ce que j'avais
travaille



Merlin et la vieille femme



LE SOLEIL CE jour-là
s'étalait comme un ventre

Maternel qui saignait
lentement sur le ciel

La lumière est ma mère ô
lumière sanglante

Les nuages coulaient comme un flux

menstruel

Au carrefour où nulle fleur sinon la
rose

Des vents mais sans épine n'a fleuri
l'hiver

Merlin guettait la vie et l'éternelle
cause

Qui fait mourir et puis renaître
l'univers

Une vieille sur une mule à chape
verte

S'en vint suivant la berge du fleuve
en aval

Et l'antique Merlin dans la plaine
déserte

Se frappait la poitrine en s'écriant
Rival

O mon être glacé dont le destin
m'accable

Dont ce soleil de chair grelotte veux-
tu voir

Ma Mémoire venir et m'aimer ma
semblable

Et quel fils malheureux et beau je
veux avoir

Son geste fit crouler l'orgueil des
cataclysmes

Le soleil en dansant remuait son
nombril

Et soudain le printemps d'amour et
d'héroïsme

Amena par la main un jeune jour
d'avril

Les voies qui viennent de l'ouest
étaient couvertes

D'ossements d'herbes drues de
destins et de fleurs

Des monuments tremblants près des
charognes vertes

Quand les vents apportaient des
poils et des malheurs

Laissant sa mule à petits pas s'en
vint l'amante

A petits coups le vent défripait ses

atours

Puis les pâles amants joignant leurs
mains démentes

L'entrelacs de leurs doigts fut leur
seul laps d'amour

Elle balla mimant un rythme
d'existence

Criant Depuis cent ans j'espérais ton
appel

Les astres de ta vie influaient sur ma
danse

Morgane regardait de haut du mont
Gibel

Ah! qu'il fait doux danser quand
pour vous se déclare

Un mirage où tout chante et que les
vents d'horreur

Feignent d'être le rire de la lune
hilare

Et d'effrayer les fantômes avants-
coureurs

J'ai fait des gestes blancs parmi les
solitudes

Des lémures couraient peupler les
cauchemars

Mes tournoiements exprimaient les
béatitudes

Qui toutes ne sont rien qu'un pur
effet de l'Art

Je n'ai jamais cueilli que la fleur
d'aubépine

Aux printemps finissants qui
voulaient défleurir

Quand les oiseaux de proie
proclamaient leurs rapines

D'agneaux mort-nés et d'enfants-
dieux qui vont mourir

Et j'ai vieilli vois-tu pendant ta vie je
danse

Mais j'eusse été tôt lasse et
l'aubépine en fleurs

Cet avril aurait eu la pauvre
confiance

D'un corps de vieille morte en

mimant la douleur

Et leurs mains s'élevaient comme un
vol de colombes

Clarté sur qui la nuit fondit comme
un vautour

Puis Merlin s'en alla vers l'est disant
Qu'il monte

Le fils de ma Mémoire égale de
l'Amour

Qu'il monte de la fange ou soit une
ombre d'homme

Il sera bien mon fils mon ouvrage
immortel

Le front nimbé de feu sur le chemin
de Rome

Il marchera tout seul en regardant le
ciel

La dame qui m'attend se nomme
Viviane

Et vienne le printemps des nouvelles
douleurs

Couché parmi la marjolaine et les
pas-d'âne

Je m'éterniserai sous l'aubépine en
fleurs



Saltimbanques



LOUIS DUMUR

Dans la plaine les
baladins

S'éloignent au long des
jardins

Devant l'huis des auberges grises

Par les villages sans églises

Et les enfants s'en vont devant

Les autres suivent en rêvant
Chaque arbre fruitier se résigne
Quand de très loin ils lui font signe
Ils ont des poids ronds ou carrés
Des tambours des cerceaux dorés
L'ours et le singe animaux sages
Quêtent des sous sur leur passage



Le larron



HŒUR

Maraudeur étranger
malheureux malhabile

Voleur voleur que ne
demandais-tu ces fruits

Mais puisque tu as faim que tu es en
exil

Il pleure il est barbare et bon
pardonnez-lui

LARRON

Je confesse le vol des fruits doux des
fruits mûrs

Mais ce n'est pas l'exil que je viens
simuler

Et sachez que j'attends de moyennes
tortures

Injustes si je rends tout ce que j'ai
volé

VIEILLARD

Issu de l'écume des mers comme
Aphrodite

Sois docile puisque tu es beau
Naufragé

Vois les sages te font des gestes
socratiques

Vous parlerez d'amour quand il aura
mangé

CHŒUR

Maraudeur étranger malhabile et
malade

Ton père fut un sphinx et ta mère
une nuit

Qui charma de lueurs Zacynthe et les
Cyclades

As-tu feint d'avoir faim quand tu
volas les fruits

LARRON

Possesseurs de fruits mûrs que dirai-
je aux insultes

Ouïr ta voix ligure en nénie ô maman

Puisqu'ils n'eurent enfin la pubère et
l'adulte

De prétexte sinon de s'aimer
nuitamment

Il y avait des fruits tout ronds
comme des âmes

Et des amandes de pomme de pin
jonchaient

Votre jardin marin où j'ai laissé mes
rames

Et mon couteau punique au pied de
ce pêcher

Les citrons couleur d'huile et à
saveur d'eau froide

Pendaient parmi les fleurs des
citronniers tordus

Les oiseaux de leur bec ont blessé
vos grenades

Et presque toutes les figues étaient
fendues

L'ACTEUR

Il entra dans la salle aux fresques qui
figurent

L'inceste solaire et nocturne dans les
nues

Assieds-toi là pour mieux ouïr les

voix ligures

Au son des cinyres des Lydiennes
nues

Or les hommes ayant des masques de
théâtre

Et les femmes ayant des colliers où
pendaient

La pierre prise au foie d'un vieux coq
de Tanagre

Parlaient entre eux le langage de la
Chaldée

Les autans langoureux dehors
feignaient l'automne

Les convives c'étaient tant de
couples d'amants

Qui dirent tour à tour Voleur je te
pardonne

Reçois d'abord le sel puis le pain de
froment

Le brouet qui froidit sera fade à tes
lèvres

Mais l'outre en peau de bouc
maintient frais le vin blanc

Par ironie veux-tu qu'on serve un
plat de fèves

Ou des beignets de fleurs trempés
dans du miel blond

Une femme lui dit Tu n'invoques
personne

Crois-tu donc au hasard qui coule au
sablier

Voleur connais-tu mieux les lois
malgré les hommes

Veux-tu le talisman heureux de mon
collier

Larron des fruits tourne vers moi tes
yeux lyriques

Emplissez de noix la besace du héros

Il est plus noble que le paon
pythagorique

Le dauphin la vipère mâle ou le
taureau

Qui donc es-tu toi qui nous vins
grâce au vent scythe

Il en est tant venu par la route ou la
mer

Conquérants égarés qui s'éloignaient
trop vite

Colonnes de clins d'yeux qui fuyaient
aux éclairs

CHŒUR

Un homme bègue ayant au front deux
jets de flammes

Passa menant un peuple infime pour
l'orgueil

De manger chaque jour les cailles et
la manne

Et d'avoir vu la mer ouverte comme

un œil

Les piseurs d'eau barbus coiffés de
bandelettes

Noires et blanches contre les maux et
les sorts

Revenaient de l'Euphrate et les yeux
des chouettes

Attiraient quelquefois les chercheurs
de trésors

Cet insecte jaseur ô poète barbare

Regagnait chastement à l'heure d'y
mourir

La forêt précieuse aux oiseaux
gemmipares

Aux crapauds que l'azur et les
sources mûrissent

Un triomphe passait gémir sous
l'arc-en-ciel

Avec de blêmes laurés debout dans
les chars

Les statues suant les scurriles les
agnelles

Et l'angoisse rauque des paonnes et
des jars

Les veuves précédaient en égrenant
des grappes

Les évêques noir révérent sans le
savoir

Au triangle isocèle ouvert au mors

des chapes

Pallas et chantaient l'hymne à la
belle mais noire

Les chevaucheurs nous jetèrent dans
l'avenir

Les alcancies pleines de cendre ou
bien de fleurs

Nous aurons des baisers florentins
sans le dire

Mais au jardin ce soir tu vins sage et
voleur

Ceux de ta secte adorent-ils un signe
obscène

Belphégor le soleil le silence ou le
chien

Cette furtive ardeur des serpents qui
s'entr'aiment

L'ACTEUR

Et le larron des fruits cria Je suis
chrétien

CHŒUR

Ah! Ah! les colliers tinteront
cherront les masques

Va-t'en va-t'en contre le feu l'ombre
prévaut

Ah! Ah! le larron de gauche dans la
bourrasque

Rira de toi comme hennissent les
chevaux

FEMME

Larron des fruits tourne vers moi tes
yeux lyriques

Emplissez de noix la besace du héros

Il est plus noble que le paon
pythagorique

Le dauphin la vipère mâle ou le
taureau

CHŒUR

Ah! Ah! nous secouerons toute la
nuit les sistres

La voix ligure était-ce donc un
talisman

Et si tu n'es pas de droite tu es

sinistre

Comme une tache grise ou le
pressentiment

Puisque l'absolu choit la chute est
une preuve

Qui double devient triple avant
d'avoir été

Nous avouerons que les grossesses
nous émeuvent

Les ventres pourront seuls nier
l'aséité

Vois les vases sont pleins d'humides
fleurs morales

Va-t'en mais dénudé puisque tout est
à nous

Ouïs du chœur des vents les
cadences plagales

Et prends l'arc pour tuer l'unicorne
ou le gnou

L'ombre équivoque et tendre est le
deuil de ta chair

Et sombre elle est humaine et puis la
nôtre aussi

Va-t'en le crépuscule a des lueurs
légères

Et puis aucun de nous ne croirait tes
récits

Il brillait et attirait comme la
pantaure

Que n'avait-il la voix et les jupes
d'Orphée

Et les femmes la nuit feignant d'être
des taures

L'eussent aimé comme on l'aima
puisque en effet

Il était pâle il était beau comme un
roi ladre

Que n'avait-il la voix et les jupes
d'Orphée

La pierre prise au foie d'un vieux coq
de Tanagre

Au lieu du roseau triste et du funèbre
faix

Que n'alla-t-il vivre à la cour du roi

D'Edesse

Maigre et magique il eût scruté le
firmament

Pâle et magique il eût aimé des
poétesses

Juste et magique il eût épargné les
démons

Va-t'en errer crédule et roux avec ton
ombre

Soit! la triade est mâle et tu es vierge
et froid

Le tact est relatif mais la vue est
oblongue

Tu n'as de signe que le signe de la
croix



Le vent nocturne



H! LES CIMES des pins
grincent en se heurtant

Et l'on entend aussi se
lamenter l'autan

Et du fleuve prochain à
grand'voix triomphales

Les elfes rire au vent ou corner aux
rafales

Attys Attys Attys charmant et

débraillé

C'est ton nom qu'en la nuit les elfes
ont raillé

Parce qu'un de tes pins s'abat au
vent gothique

La forêt fuit au loin comme une
armée antique

Dont les lances ô pins s'agitent au
tournant

Les villages éteints méditent
maintenant

Comme les vierges les vieillards et
les poètes

Et ne s'éveilleront au pas de nul
venant

Ni quand sur leurs pigeons fondront
les gypaètes



Lul de Faltenin



LOUIS DE Gonzague
Frick

Sirènes j'ai rampé vers
vos

Grottes tiriez aux mers la
langue

En dansant devant leurs chevaux

Puis battiez de vos ailes d'anges

Et j'écoutais ces chœurs rivaux
Une arme ô ma tête inquiète
J'agite un feuillage défleuri
Pour écarter l'haleine tiède
Qu'exhalent contre mes grands cris
Vos terribles bouches muettes
Il y a là-bas la merveille
Au prix d'elle que valez-vous
Le sang jaillit de mes otelles
A mon aspect et je l'avoue
Le meurtre de mon double orgueil
Si les bateliers ont ramé

Loin des lèvres à fleur de l'onde
Mille et mille animaux charmés
Flairent la route à la rencontre
De mes blessures bien-aimées
Leurs yeux étoiles bestiales
Eclairent ma compassion
Qu'importe sagesse égale
Celle des constellations
Car c'est moi seul nuit qui t'étoile
Sirènes enfin je descends
Dans une grotte avide J'aime
Vos yeux Les degrés sont glissants

Au loin que vous devenez naines
N'attirez plus aucun passant
Dans l'attentive et bien-apprise
J'ai vu feuilleoler nos forêts
Mer le soleil se gargarise
Où les matelots désiraient
Que vergues et mâts reverdissent
Je descends et le firmament
S'est changé très vite en méduse
Puisque je flambe atrocement
Que mes bras seuls sont les excuses
Et les torches de mon tourment

Oiseaux tiriez aux mers la langue
Le soleil d'hier m'a rejoint
Les otelles nous ensanglantent
Dans le nid des Sirènes loin
Du troupeau d'étoiles oblongues



La tzigane



A TZIGANE SAVAIT
d'avance

Nos deux vies barrées par
les nuits

Nous lui dîmes adieu et
puis

De ce puits sortit l'Espérance

L'amour lourd comme un ours privé

Dansa debout quand nous voulûmes
Et l'oiseau bleu perdit ses plumes
Et les mendiants leurs Ave
On sait très bien que l'on se damne
Mais l'espoir d'aimer en chemin
Nous fait penser main dans la main
A ce qu'a prédit la tzigane



L'ermite



FÉLIX FÉNEON

Un ermite déchaux près
d'un crâne blanchi

Cria Je vous maudis
martyres et détresses

Trop de tentations malgré moi me
caressent

Tentations de lune et de logomachies

Trop d'étoiles s'enfuient quand je dis
mes prières

O chef de morte O vieil ivoire
Orbites Trous

Des narines rongées J'ai faim Mes
cris s'enrouent

Voici donc pour mon jeûne un
morceau de gruyère

O Seigneur flagellez les nuées du
coucher

Qui vous tendent au ciel de si jolis
culs roses

Et c'est le soir les fleurs de jour déjà
se closent

Et les souris dans l'ombre incantent

le plancher

Les humains savent tant de jeux
l'amour la mourre

L'amour jeu des nombrils ou jeu de
la grande oie

La mourre jeu du nombre illusoire
des doigts

Saigneur faites Seigneur qu'un jour
je m'énamoure

J'attends celle qui me tendra ses
doigts menus

Combien de signes blancs aux ongles
les paresse

Les mensonges pourtant j'attends
qu'elle les dresse

Ses mains énamourées devant moi
l'Inconnue

Seigneur que t'ai-je fait Vois Je suis
unicorne

Pourtant malgré son bel effroi
concupiscent

Comme un poupon chéri mon sexe
est innocent

D'être anxieux seul et debout comme
une borne

Seigneur le Christ est nu jetez jetez
sur lui

La robe sans couture éteignez les
ardeurs

Au puits vont se noyer tant de
tintements d'heures

Quand isochrones choient des
gouttes d'eau de pluie

J'ai veillé trente nuits sous les
lauriers-roses

As-tu sué du sang Christ dans
Gethsémani

Crucifié réponds Dis non Moi je le
nie

Car j'ai trop espéré en vain
l'hématidrose

J'écoutais à genoux toquer les
battements

Du cœur le sang roulait toujours en

ses artères

Qui sont de vieux coraux ou qui sont
des clavaines

Et mon aorte était avare éperdument

Une goutte tomba Sueur Et sa
couleur

Lueur Le sang si rouge et j'ai ri des
damnés

Puis enfin j'ai compris que je
saignais du nez

A cause des parfums violents de mes
fleurs

Et j'ai ri du vieil ange qui n'est point
venu

De vol très indolent me tendre un
beau calice

J'ai ri de l'aile grise et j'ôte mon
cilice

Tissé de crins soyeux par de cruels
canuts

Vertuchou Riotant des vulves des
papesses

De saintes sans tétons j'irai vers les
cités

Et peut-être y mourir pour ma
virginité

Parmi les mains les peaux les mots et
les promesses

Malgré les autans bleus je me dresse

divin

Comme un rayon de lune adoré par
la mer

En vain j'ai supplié tous les saints
aémères

Aucun n'a consacré mes doux pains
sans levain

Et je marche Je fuis ô nuit Lilith
ulule

Et clame vainement et je vois de
grands yeux

S'ouvrir tragiquement O nuit je vois
tes cieux

S'étoiler calmement de splendides
pilules

Un squelette de reine innocente est
pendu

A un long fil d'étoile en désespoir
sévère

La nuit les bois sont noirs et se
meurt l'espoir vert

Quand meurt les jour avec un râle
inattendu

Et je marche je fuis ô jour l'émoi de
l'aube

Ferma le regard fixe et doux de vieux
rubis

Des hiboux et voici le regard des
brebis

Et des truies aux tétins roses comme
des lobes

Des corbeaux éployés comme des
tildes font

Une ombre vaine aux pauvres
champs de seigle mûr

Non loin des bourgs où des
chaumières sont impures

D'avoir des hiboux morts cloués à
leur plafond

Mes kilomètres longs Mes tristesses
plénières

Les squelettes de doigts terminant
les sapins

Ont égaré ma route et mes rêves

poupins

Souvent et j'ai dormi au sol des
sapinières

Enfin O soir pâmé Au bout de mes
chemins

La ville m'apparut très grave au son
des cloches

Et ma luxure meurt à présent que
j'approche

En entrant j'ai béni les foules des
deux mains

Cité j'ai ri de tes palais tels que des
truffes

Blanches au sol fouillé de clairières
bleues

Or mes désirs s'en vont tous à la
queue leu leu

Ma migraine pieuse a coiffé sa
cucuphe

Car toutes sont venues m'avouer
leurs péchés

Et Seigneur je suis saint par le vœu
des amantes

Zélotide et Lorie Louise et Diamante

Ont dit Tu peux savoir ô toi
l'effarouché

Ermite absous nos fautes jamais
vénielles

O toi le pur et le contrit que nous

aimons

Sache nos cœurs sache les jeux que
nous aimons

Et nos baisers quintessenciés comme
du miel

Et j'absous les aveux pourpres
comme leur sang

Des poétesses nues des fées des
formarines

Aucun pauvre désir ne gonfle ma
poitrine

Lorsque je vois le soir les couples
s'enlaçant

Car je ne veux plus rien sinon laisser
se clore

Mes yeux couple lassé au verger
pantelant

Plein du rôle pompeux des groseillers
sanglants

Et de la sainte cruauté des
passiflores



Automne



ANS LE BROUILLARD

s'en vont un paysan
cagneux

Et son bœuf lentement
dans le brouillard
d'automne

Qui cache les hameaux pauvres et
vergogneux

Et s'en allant là-bas le paysan

chantonne

Une chanson d'amour et d'infidélité

Qui parle d'une bague et d'un cœur
que l'on brise

Oh! l'automne l'automne a fait
mourir l'été

Dans le brouillard s'en vont deux
silhouettes grises



L'Emigrant de Landor Road



ANDRÉ BILLY.

Le chapeau à la main il
entra du pied droit

Chez un tailleur très chic
et fournisseur du roi

Ce commerçant venait de couper
quelques têtes

De mannequins vêtus comme il faut
qu'on se vête

La foule en tous sens remuait en
mêlant

Des ombres sans amour qui se
traînaient par terre

Et des mains vers le ciel pleins de
lacs de lumière

S'envolaient quelquefois comme des
oiseaux blancs

Mon bateau partira demain pour
l'Amérique

Et je ne reviendrai jamais

Avec l'argent gardé dans les prairies
lyriques

Guider mon ombre aveugle en ces
rues que j'aimais

Car revenir c'est bon pour un soldat
des Indes

Les boursiers ont vendu tous mes
crachats d'or fin

Mais habillé de neuf je veux dormir
enfin

Sous des arbres pleins d'oiseaux
muets et de singes

Les mannequins pour lui s'étant
déshabillés

Battirent leurs habits puis les lui
essayèrent

Le vêtement d'un lord mort sans
avoir payé

Au rabais l'habilla comme un
millionnaire

Au dehors les années

Regardaient la vitrine

Les mannequins victimes

Et passaient enchaînées

Intercalées dans l'an c'étaient les
journées neuves

Les vendredis sanglants et lents
d'enterrements

De blancs et de tout noirs vaincus
des cieux qui pleuvent

Quand la femme du diable a battu
son amant

Puis dans un port d'automne aux
feuilles indécises

Quand les mains de la foule y
feuillolaient aussi

Sur le pont du vaisseau il posa sa
valise

Et s'assit

Les vents de l'Océan en soufflant
leurs menaces

Laissaient dans ses cheveux de longs
baisers mouillés

Des émigrants tendaient vers le port
leurs mains lasses

Et d'autres en pleurant s'étaient
agenouillés

Il regarda longtemps les rives qui
moururent

Seuls des bateaux d'enfants
tremblaient à l'horizon

Un tout petit bouquet flottant à
l'aventure

Couvrit l'Océan d'une immense
floraison

Il aurait voulu ce bouquet comme la
gloire

Jouer dans d'autres mers parmi tous
les dauphins

Et l'on tissait dans sa mémoire

Une tapisserie sans fin

Qui figurait son histoire

Mais pour noyer changées en poux

Ces tisseuses têtues qui sans cesse
interrogent

Il se maria comme un doge

Aux cris d'une sirène moderne sans
époux

Gonfle-toi vers la nuit O Mer Les
yeux des squales

Jusqu'à l'aube ont guetté de loin
avidement

Des cadavres de jours rongés par les

étoiles

Parmi le bruit des flots et des
derniers serments



Rosemonde



ANDRÉ DERRAIN

Longtemps au pied du
perron de

La maison où entra la
dame

Que j'avais suivie pendant deux

Bonnes heures à Amsterdam

Mes doigts jetèrent des baisers

Mais le canal était désert
Le quai aussi et nul ne vit
Comment mes baisers retrouvèrent
Celle à qui j'ai donné ma vie
Un jour pendant plus de deux heures
Je la surnommaï Rosemonde
Voulant pouvoir me rappeler
Sa bouche fleurie en Hollande
Puis lentement je m'en allai
Pour quêter la Rose du Monde



Le brasier



PAUL-NAPOLÉON ROINARD

J'ai jeté dans le noble feu

Que je transporte et que j'adore

De vives mains et même feu
Ce Passé ces têtes de morts
Flamme je fais ce que tu veux
Le galop soudain des étoiles
N'étant que ce qui deviendra
Se même au hennissement mâle
Des centaures dans leurs haras
Et des grand'plaintes végétales
Où sont ces têtes que j'avais
Où est le Dieu de ma jeunesse
L'amour est devenu mauvais
Qu'au brasier les flammes renaissent

Mon âme au soleil se dévêt

Dans la plaine ont poussé des
flammes

Nos cœurs pendent aux citronniers

Les têtes coupées qui m'acclament

Et les astres qui ont saigné

Ne sont que des têtes de femmes

Le fleuve épinglé sur la ville

T'y fixe comme un vêtement

Partant à l'amphion docile

Tu subis tous les tons charmants

Qui rendent les pierres agiles



Je flambe dans le brasier



LE FLAMBE DANS le brasier à
l'ardeur adorable

Et les mains des croyants m'y
rejetent multiple
innombrablement

Les membres des intercis
flambent auprès de moi

Eloignez du brasier les ossements

Je suffis pour l'éternité à entretenir
le feu de mes délices

Et des oiseaux protègent de leurs
ailes ma face et le soleil

O Mémoire Combien de races qui
forlignent

Des Tyndarides aux vipères ardentes
de mon bonheur

Et les serpents ne sont-ils que les
cous des cygnes

Qui étaient immortels et n'étaient
pas chanteurs

Voici ma vie renouvelée

De grands vaisseaux passent et repassent

Je trempe une fois encore mes mains dans l'Océan

Voici le paquebot et ma vie renouvelée

Ses flammes sont immenses

Il n'y a plus rien de commun entre moi

Et ceux qui craignent les brûlures



Descendant des hauteurs



DESCENDANT DES HAUTEURS où pense
la lumière

Jardins rouant plus haut que tous les
ciels mobiles

L'avenir masqué flambe en
traversant les cieux

Nous attendons ton bon plaisir ô
mon amie

J'ose à peine regarder la divine
mascarade

Quand bleuira sur l'horizon la
Désirade

Au-delà de notre atmosphère s'élève
un théâtre

Que construisit le ver Zamir sans
instrument

Puis le soleil revint ensoleiller les

places

D'une ville marine apparue
contremont

Sur les toits se reposaient les
colombes basses

Et le troupeau de sphinx regagne la
sphingerie

A petits pas Il orra le chant du pâtre
toute la vie

Là-haut le théâtre est bâti avec le feu
solide

Comme les astres dont se nourrit le
vide

Et voici le spectacle

Et pour toujours je suis assis dans
un fauteuil

Ma tête mes genoux mes coudes vain
pentacle

Les flammes ont poussé sur moi
comme des feuilles

Des acteurs inhumains claires bêtes
nouvelles

Donnent des ordres aux hommes
apprivoisés

Terre

O Déchirée que les fleuves ont
reprisée

J'aimerais mieux nuit et jour dans les
sphingeries

Vouloir savoir pour qu'enfin on m'y
dévorât



Rhenanes



Nuit rhénane



ON VERRE EST plein
d'un vin trembleur
comme une flamme

Ecoutez la chanson
lente d'un batelier

Qui raconte avoir vu
sous la lune sept femmes

Tordre leurs cheveux verts et longs
jusqu'à leurs pieds

Debout chantez plus haut en dansant
une ronde

Que je n'entende plus le chant du
batelier

Et mettez près de moi toutes les filles
blondes

Au regard immobile aux nattes
repliées

Le Rhin le Rhin est ivre où les vignes
se mirent

Tout l'or des nuits tombe en
tremblant s'y refléter

La voix chante toujours à en râle-
mourir

Ces fées aux cheveux verts qui

incantent l'été

Mon verre s'est brisé comme un éclat
de rire



Mai



E MAI LE joli mai en
barque sur le Rhin

Des dames regardaient du
haut de la montagne

Vous êtes si jolies mais la
barque s'éloigne

Qui donc a fait pleurer les saules
riverains ?

Or des vergers fleuris se figeaient en

arrière

Les pétales tombés des cerisiers de
mai

Sont les ongles de celle que j'ai tant
aimée

Les pétales flétris sont comme ses
paupières

Sur le chemin du bord du fleuve
lentement

Un ours un singe un chien menés par
des tziganes

Suivaient une roulotte traînée par un
âne

Tandis que s'éloignait dans les
vignes rhénanes

Sur un fifre lointain un air de
régiment

Le mai le joli mai a paré les ruines

De lierre de vigne vierge et de rosiers

Le vent du Rhin secoue sur le bord
les osiers

Et les roseaux jaseurs et les fleurs
nues des vignes



La synagogue



DTOMAR SCHOLEM ET
Abraham Lœweren

Coiffés de feutres verts
le matin du sabbat

Vont à la synagogue en
longeant le Rhin

Et les coteaux où les vignes
rougissent là-bas

Ils se disputent et crient des choses

qu'on ose à peine traduire

Bâtard conçu pendant les règles ou
Que le diable entre dans ton père

Le vieux Rhin soulève sa face
ruisselante et se détourne pour
sourire

Ottomar Scholem et Abraham
Lœweren sont en colère

Parce que pendant le sabbat on ne
doit pas fumer

Tandis que les chrétiens passent avec
des cigares allumés

Et parce qu'Ottomar et Abraham
aiment tous deux

Lia aux yeux de brebis et dont le

ventre avance un peu

Pourtant tout à l'heure dans la
synagogue l'un après l'autre

Ils baiseront la thora en soulevant
leur beau chapeau

Parmi les feuillards de la fête des
cabanes

Ottomar en chantant sourira à
Abraham

Ils déchanteront sans mesure et les
voix graves des hommes

Feront gémir un Léviathan au fond
du Rhin comme une voix d'automne

Et dans la synagogue pleine de
chapeaux on agitera les loulabim

Hanoten ne Kamoth bagoim
tholahoth baleoumim



Les cloches



ON BEAU TZIGANE
mon amant

Ecoute les cloches qui
sonnent

Nous nous aimions
éperdument

Croyant n'être vus de personne

Mais nous étions bien mal cachés

Toutes les cloches à la ronde
Nous ont vus du haut des clochers
Et le disent à tout le monde
Demain Cyprien et Henri
Marie Ursule et Catherine
La boulangère et son mari
Et puis Gertrude ma cousine
Souriront quand je passerai
Je ne saurai plus où me mettre
Tu seras loin Je pleurerai
J'en mourrai peut-être



La Loreley

JEAN SÈVE



A Bacharach il y avait
une sorcière blonde

Qui laissait mourir
d'amour tous les
hommes à la ronde

Devant son tribunal l'évêque la fit
citer

D'avance il l'absolvit à cause de sa

beauté

O belle Loreley aux yeux pleins de
pierreries

De quel magicien tiens-tu ta
sorcellerie

Je suis lasse de vivre et mes yeux
sont maudits

Ceux qui m'ont regardée évêque en
ont péri

Mes yeux ce sont des flammes et non
des pierreries

Jetez jetez aux flammes cette
sorcellerie

Je flambe dans ces flammes O belle
Loreley

Qu'un autre te condamne tu m'as
ensorcelé

Evêque vous riez Priez plutôt pour
moi la Vierge

Faites-moi donc mourir et que Dieu
vous protège

Mon amant est parti pour un pays
lointain

Faites-moi donc mourir puisque je
n'aime rien

Mon cœur me fait si mal il faut bien
que je meure

Si je me regardais il faudrait que j'en
meure

Mon cœur me fait si mal depuis qu'il
n'est plus là

Mon cœur me fit si mal du jour où il
s'en alla

L'évêque fit venir trois chevaliers
avec leurs lances

Menez jusqu'au couvent cette femme
en démente

Va t'en Lore en folie va Lore aux
yeux tremblants

Tu seras une nonne vêtue de noir et
blanc

Puis ils s'en allèrent sur la route tous
les quatre

La Loreley les implorait et ses yeux

brillaient comme des astres

Chevaliers laissez-moi monter sur ce
rocher si haut

Pour voir une fois encore mon beau
château

Pour me mirer une fois encore dans
le fleuve

Puis j'irai au couvent des vierges et
des veuves

Là-haut le vent tordait ses cheveux
déroulés

Les chevaliers criaient Loreley
Loreley

Tout là-bas sur le Rhin s'en vient une
nacelle

Et mon amant s'y tient il m'a vue il
m'appelle

Mon cœur devient si doux c'est mon
amant qui vient

Elle se penche alors et tombe dans le
Rhin

Pour avoir vu dans l'eau la belle
Loreley

Ses yeux couleur du Rhin ses cheveux
de soleil



Schinderhannes



ANS LA FORET avec sa
bande

Schinderhannes s'est
désarmé

Le brigand près de sa
brigande

Hennit d'amour au joli mai

Benzel accroupi lit la Bible

Sans voir que son chapeau pointu

A plume d'aigle sert de cible

A Jacob Born le mal foutu

Juliette Blaesius qui rote

Fait semblant d'avoir le hoquet

Hannes pousse une fausse note

Quand Schulz vient portant un
baquet

Et s'écrie en versant des larmes

Baquet plein de vin parfumé

Viennent aujourd'hui les gendarmes

Nous aurons bu le vin de mai

Allons Julia la mam'zelle

Bois avec nous ce clair bouillon
D'herbes et de vin de Moselle
Prosit Bandit en cotillon
Cette brigande est bientôt soule
Et veut Hannes qui n'en veut pas
Pas d'amour maintenant ma poule
Sers-nous un bon petit repas
Il faut ce soir que j'assassine
Ce riche juif au bord du Rhin
Au clair des torches de résine
La fleur de mai c'est le florin
On mange alors toute la bande

Pète et rit pendant le dîner
Puis s'attendrit à l'allemande
Avant d'aller assassiner



Rhénane d'automne



TOUSSAINT-LUCA

Les enfants des morts
vont jouer

Dans le cimetière

Martin Gertrude Hans et

Henri

Nul coq n'a chanté aujourd'hui

Kikiriki

Les vieilles femmes

Tout en pleurant cheminent

Et les bons ânes

Braillent hi han et se mettent à
brouter les fleurs

Des couronnes mortuaires

C'est le jour des morts et de toutes
leurs âmes

Les enfants et les vieilles femmes

Allument des bougies et des cierges

Sur chaque tombe catholique

Les voiles des vieilles

Les nuages du ciel

Sont comme des barbes de biques

L'ait tremble de flammes et de prières

Le cimetièrre est un beau jardin

Plein de saules gris et de romarins

Il vous vient souvent des amis qu'on enterre

ah! que vous êtes bien dans le beau cimetièrre

Vous mendiants morts saouls de bière

Vous les aveugles comme le destin

Et vous petits enfants morts en prière

Ah! que vous êtes bien dans le beau
cimetièrè

Vous bourgmestres vous bateliers

Et vous conseillers de régence

Vous aussi tziganes sans papiers

La vie vous pourrit dans la panse

La croix vous pousse entre les pieds

Le vent du Rhin ulule avec tous les
hiboux

Il éteint les cierges que toujours les
enfants rallument

Et les feuilles mortes

Viennent couvrir les morts

Des enfants morts parlent parfois
avec leur mère

Et des mortes parfois voudraient
bien revenir

Oh! je ne veux pas que tu sortes

L'automne est plein de mains
coupées

Non non ce sont des feuilles mortes

Ce sont les mains des chères mortes

Ce sont tes mains coupées

Nous avons tant pleuré aujourd'hui

Avec ces morts leurs enfants et les
vieilles femmes

Sous le ciel sans soleil

Au cimetièrre plein de flammes

Puis dans le vent nous nous en
retournâmes

A nos pieds roulaient des châtaignes

Dont les bogues étaient

Comme le cœur blessé de la madone

Dont on doute si elle eut la peau

Couleur des châtaignes d'automne



Les sapins



ES SAPINS EN bonnets
pointus

De longues robes revêtu

Comme des astrologues

Saluent leurs frères

abattus

Les bateaux qui sur le Rhin voguent

Dans les sept arts endoctrinés

Par les vieux sapins leurs aînés
Qui sont de grands poètes
Ils se savent prédestinés
A briller plus que des planètes
A briller doucement changés
En étoiles et enneigés
Aux Noël's bienheureuses
Fêtes des sapins ensongés
Aux longues branches langoureuses
Les sapins beaux musiciens
Chantent des Noël's anciens
Au vent des soirs d'automne

Ou bien graves magiciens
Incantent le ciel quand il tonne
Des rangées de blancs chérubins
Remplacent l'hiver les sapins
Et balancent leurs ailes
L'été ce sont de grands rabbins
Ou bien de vieilles demoiselles
Sapins médecins divagants
Ils vont offrant leurs bons onguents
Quand la montagne accouche
De temps en temps sous l'ouragan
Un vieux sapin geint et se couche



Les femmes



ANS LA MAISON du
vigneron les femmes
cousent

Lenchen remplis le poêle
et mets l'eau du café

Dessus – Le chat s'étire
après s'être chauffé

- Gertrude et son voisin Martin enfin
s'épousent

Le rossignol aveugle essaya de chanter

Mais l'effraie ululant il trembla dans sa cage

Ce cyprès là-bas a l'air du pape en voyage

Sous la neige – Le facteur vient de s'arrêter

Pour causer avec le nouveau maître d'école

- Cet hiver est très froid le vin sera très bon

- Le sacristain sourd et boiteux est moribond

- La fille du vieux bourgmestre brode

une étoile

Pour la fête du curé La forêt là-bas

Grâce au vent chantait à voix grave
de grand orgue

Le songe Herr Traum survint avec sa
sœur Frau Sorge

Kaethi tu n'as bien raccommo­dé ces
bas

- Apporte le café le beurre et les
tartines

La marmelade le saindoux un pot de
lait

- Encore un peu de café Lenchen s'il
te plaît

- On dirait que le vent dit des phrases latines
- Encore un peu de café Lenchen s'il te plaît
- Lotte es-tu triste O petit cœur – Je crois qu'elle aime
- Dieu garde – Pour ma part je n'aime que moi-même
- Chut A présent grand-mère dit son chapelet
- Il me faut du sucre candi Leni je tousse
- Pierre mène son furet chasser les lapins

Le vent faisait danser en rond tous

les sapins

Lotte l'amour rend triste – Ilse la vie
est douce

La nuit tombait Les vignobles aux
ceps tordus

Devenaient dans l'obscurité des
ossuaires

En neige et repliés gisaient là des
suaires

Et des chiens aboyaient aux passants
morfondu

Il est mort écoutez La cloche de
l'église

Sonnait tout doucement la mort du
sacristain

Lise il faut attiser le poêle qui
s'éteint

Les femmes se signaient dans la nuit
indécise

Septembre 1901 – mai 1902



Signe



E SUIS SOUMIS au Chef du
Signe de l'Automne

Partant j'aime les fruits je
déteste les fleurs

Je regrette chacun des baisers
que je donne

Tel un noyer gaulé dit au vent ses
douleurs

Mon Automne éternelle ô ma saison

mentale

Les mains des amantes d'antan
jonchent ton sol

Une épouse me suit c'est mon ombre
fatale

Les colombes ce soir prennent leur
dernier vol



Un soir



N AIGLE DESCENDIT de
ce ciel blanc d'archanges

Et vous soutenez-moi

Laisseriez-vous trembler
longtemps toutes ces
lampes

Priez priez pour moi

La ville est métallique et c'est la
seule étoile

Noyée dans tes yeux bleus

Quand les tramways roulaient
jaillissaient des feux pâles

Sur des oiseaux galeux

Et tout ce qui tremblait dans tes yeux
de mes songes

Qu'un seul homme buvait

Sous les feux de gaz roux comme la
fausse oronge

O vêtue ton bras se lovait

Vois l'histrion tire la langue aux
attentives

Un fantôme s'est suicidé

L'apôtre au figuier pend et lentement

salive

Jouons donc cet amour aux dés

Des cloches aux sons clairs
annonçaient ta naissance

Vois

Les chemins sont fleuris et les
palmes s'avancent

Vers toi



La dame

TOC TOC IL a fermé sa
porte
Les lys du jardin sont
flétris
Quel est donc ce mort
qu'on emporte

Tu viens de toquer à sa porte

Et trotte trotte

Trotte la petite souris



Les fiançailles



PICASSO

Le printemps laisse errer
les fiancés parjures

Et laisse feuilleter
longtemps les plumes
bleues

Que secoue le cyprès où niche
l'oiseau bleu

Une Madone à l'aube a pris les

églantines

Elle viendra demain cueillir les
giroflées

Pour mettre aux nids des colombes
qu'elle destine

Au pigeon qui ce soir semblait le
Paraclet

Au petit bois de citronniers
s'énamourèrent

D'amour que nous aimons les
dernières venues

Les villages lointains sont comme les
paupières

Et parmi les citrons leurs cœurs sont
suspendus



Mes amis m'ont enfin
avoué leur mépris



ES AMIS M'ONT enfin
avoué leur mépris

Je buvais à pleins
verres les étoiles

Un ange a exterminé
pendant que je

dormais

Les agneaux les pasteurs des tristes
bergeries

De faux centurions emportaient le
vinaigre

Et les gueux mal blessés par l'épurgé
dansaient

Etoiles de l'éveil je n'en connais
aucune

Les becs de gaz pissaient leur flamme
au clair de lune

Des croque-morts avec des bocks
tintaient des glas

A la clarté des bougies tombaient
vaille que vaille

Des faux cols sur les flots de jupes

mal brossées

Des accouchées masquées fêtaient
leurs relevailles

La ville cette nuit semblait un
archipel

Des femmes demandaient l'amour et
la dulie

Et sombre sombre fleuve je me
rappelle

Les ombres qui passaient n'étaient
jamais jolies



Je n'ai plus même pitié de moi

 JE N'AI PLUS même pitié de
moi

Et ne puis exprimer mon
tourment de silence

Tous les mots que j'avais à
dire se sont changés en étoiles

Un Icare tente de s'élever jusqu'à

chacun de mes yeux

Et porteur de soleils je brûle au
centre de deux nébuleuses

Qu'ai-je fait aux bêtes théologales de
l'intelligence

Jadis les morts sont revenus pour
m'adorer

Et j'espérais la fin du monde

Mais la mienne arrive en sifflant
comme un ouragan



J'ai eu le courage de regarder en arrière

 J'AI EU LE courage de regarder
en arrière
Les cadavres de mes jours
Marquent ma route et je les
pleure

Les uns pourrissent dans les églises
italiennes

Ou bien dans de petits bois de
citronniers

Qui fleurissent et fructifient

En même temps et en toute saison

D'autres jours ont pleuré avant de
mourir dans des tavernes

Où d'ardents bouquets rouaient

Aux yeux d'une mulâtresse qui
inventait la poésie

Et les roses de l'électricité s'ouvrent
encore

Dans le jardin de ma mémoire



Pardonnez-moi mon
ignorance



ARDONNEZ-MOI MON IGNORANCE

Pardonnez-moi de ne plus connaître

l'ancien jeu des vers

Je ne sais plus rien et j'aime
uniquement

Les fleurs à mes yeux redeviennent
des flammes

Je médite divinement

Et je souris des êtres que je n'ai pas
créés

Mais si le temps venait où l'ombre
enfin solide

Se multiplierait en réalisant la
diversité formelle de mon amour

J'admirerais mon ouvrage



J'observe le repos du dimanche

 'OBSERVE LE REPOS du
dimanche

Et je loue la paresse
Comment comment réduire
L'infiniment petite science

Que m'imposent mes sens

L'un est pareil aux montagnes au ciel

Aux villes à mon amour

Il ressemble aux saisons

Il vit décapité sa tête est le soleil

Et la lune son cou tranché

Je voudrais éprouver une ardeur
infinie

Monstre de mon ouïe tu rugis et tu
pleures

Le tonnerre te sert de chevelure

Et tes griffes répètent le chant des
oiseaux

Le toucher monstrueux m'a pénétré
m'empoisonne

Mes yeux nagent loin de moi

Et les astres intacts sont mes maîtres
sans épreuve

La bête des fumées a la tête fleurie

Et le monstre le plus beau

Ayant la saveur du laurier se désole



A la fin les
mensonges ne me
font plus peur



LA FIN les mensonges ne
me font plus peur

C'est la lune qui cuit
comme un œuf sur le plat

Ce collier de gouttes
d'eau va parer la noyée

Voici mon bouquet de fleurs de la
Passion

Qui offrent tendrement deux
couronnes d'épines

Les rues sont mouillées de la pluie de
naguère

Des anges diligents travaillent pour
moi à la maison

La lune et la tristesse disparaîtront
pendant

Toute la sainte journée

Toute la sainte journée j'ai marché
en chantant

Une dame penchée à sa fenêtre m'a
regardé longtemps

M'éloigner en chantant



Au tournant d'une
rue je vis des matelots



U TOURNANT D'UNE rue
je vis des matelots

Qui dansaient le cou nu
au son d'un accordéon

J'ai tout donné au soleil

Tout sauf mon ombre

Les dragues les ballots les sirènes

mi-mortes

A l'horizon brumeux s'enfonçaient
les trois-mâts

Les vents ont expiré couronnés
d'anémones

O Vierge signe pur du troisième mois



Templiers
flamboyants je brûle
parmi vous



EMPLIERS FLAMBOYANTS JE

brûle

parmi vous

Prophétisons ensemble ô grand
maître je suis

Le désirable feu qui pour vous se
dévoue

Et la girande tourne ô belle ô belle
nuit

Liens déliés par une libre flamme
Ardeur

Que mon souffle éteindra O Morts à
quarantaine

Je mire de ma mort la gloire et le
malheur

Comme si je visais l'oiseau de la
quintaine

Incertitude oiseau feint peint quand
vous tombiez

Le soleil et l'amour dansaient dans le
village

Et tes enfants galants bien ou mal
habillés

Ont bâti ce bûcher le nid de mon
courage



Clair de lune



UNE MELLIFLUENTE AUX
lèvres des déments

Les vergers et les bourgs
cette nuit sont gourmands

Les astres assez bien
figurent les abeilles

De ce miel lumineux qui dégoutte des
treilles

Car voici que tout doux et leur

tombant du ciel

Chaque rayon de lune est un rayon
de miel

Or caché je conçois la très douce
aventure

J'ai peur du dard de feu de cette
abeille Arcture

Qui posa dans mes mains des rayons
décevants

Et prit son miel lunaire à la rose des
vents



1909



A DAME AVAIT une robe

En ottoman violine

Et sa tunique brodée d'or

Etait composée de deux
panneaux

S'attachant sur l'épaule

Les yeux dansants comme des anges

Elle riait elle riait

Elle avait un visage aux couleurs de
France

Les yeux bleus les dents blanches et
les lèvres très rouges

Elle avait un visage aux couleurs de
France

Elle était décolletée en rond

Et coiffée à la Récamier

Avec de beaux bras nus

N'entendra-t-on jamais sonner
minuit

La dame en robe d'ottoman violine

Et en tunique brodée d'or

Décolletée en rond

Promenait ses boucles

Son bandeau d'or

Et traînait ses petits souliers à
boucles

Elle était si belle

Que tu n'aurais pas osé l'aimer

J'aimais les femmes atroces dans les
quartiers énormes

Où naissaient chaque jour quelques
êtres nouveaux

Le fer était leur sang la flamme leur
cerveau

J'aimais j'aimais le peuple habile des
machines

Le luxe et la beauté ne sont que son
écume

Cette femme était si belle

Qu'elle me faisait peur



A la Santé



Avant d'entrer dans ma cellule
Il a fallu me mettre nu
Et quelle voix sinistre ulule
Guillaume qu'es-tu devenu
Le Lazare entrant dans la tombe
Au lieu d'en sortir comme il fit
Adieu adieu chantante ronde

O mes années ô jeunes filles

II

Non je ne me sens plus là

Moi-même

Je suis le quinze de la

Onzième

Le soleil filtre à travers

Les vitres

Ses rayons font sur mes vers

Les pitres

Et dansent sur le papier

J'écoute

Quelqu'un qui frappe du pied

La voûte

III

Dans une fosse comme un ours

Chaque matin je me promène

Tournons tournons tournons
toujours

Le ciel est bleu comme une chaîne

Dans une fosse comme un ours

Chaque matin je me promène

Dans la cellule d'à côté

On y fait couler la fontaine

Avec les clefs qu'il fait tinter

Que le geôlier aille et revienne

Dans la cellule d'à côté

On y fait couler la fontaine

IV

Que je m'ennuie entre ces murs tout nus

Et peints de couleurs pâles

Une mouche sur le papier à pas menus

Parcourt mes lignes inégales

Que deviendrai-je ô Dieu qui connais ma douleur

Toi qui me l'as donnée

Prends en pitié mes yeux sans larmes
ma pâleur

Le bruit de ma chaise enchaînée

Et tous ces pauvres cœurs battant
dans la prison

L'Amour qui m'accompagne

Prends en pitié surtout ma débile
raison

Et ce désespoir qui me gagne

V

Que lentement passent les heures

Comme passe un enterrement

Tu pleureras l'heure où tu pleures

Qui passera trop vite
Comme passent toutes les heures

VI

J'écoute les bruits de la ville
Et prisonnier sans horizon
Je ne vois rien qu'un ciel hostile
Et les murs nus de ma prison
Le jour s'en va voici que brûle
Une lampe dans la prison
Nous sommes seuls dans ma cellule
Belle clarté Chère raison
Septembre 1911.



Automne malade



UTOMNE MALADE ET
adoré

Tu mourras quand
l'ouragan soufflera dans
les roseraies

Quand il aura neigé

Dans les vergers

Pauvre automne

Meurs en blancheur et en richesse

De neige et de fruits mûrs

Au fond du ciel

Des éperviers planent

Sur les nixes nicettes aux cheveux
verts et naines

Qui n'ont jamais aimé

Aux lisières lointaines

Les cerfs ont bramé

Et que j'aime ô saison que j'aime tes
rumeurs

Les fruits tombant sans qu'on les
cueille

Le vent et la forêt qui pleurent

Toutes leurs larmes en automne
feuille à feuille

Les feuilles

Qu'on foule

Un train

Qui roule

La vie

S'écoule



Hôtels



A CHAMBRE EST veuve

Chacun pour soi

Présence neuve

On paye au mois

Le patron doute

Payera-t-on

Je tourne en route

Comme un toton

Le bruit des fiacres

Mon voisin laid

Qui fume un âcre

Tabac anglais

O La Vallière

Qui boite et rit

De mes prières

Table de nuit

Et tous ensemble

Dans cet hôtel

Savons la langue

Comme à Babel

Fermons nos Portes

A double tour

Chacun apporte

Son seul amour



Cors de chasse



NOTRE HISTOIRE EST noble
et tragique

Comme le masque d'un
tyran

Nul drame hasardeux ou
magique

Aucun détail indifférent

Ne rend notre amour pathétique

Et Thomas de Quincey buvant
L'opium poison doux et chaste
A sa pauvre Anne allait rêvant
Passons passons puisque tout passe
Je me retournerai souvent
Les souvenirs sont cors de chasse
Dont meurt le bruit parmi le vent



Vendémiaire



OMMES DE L'AVENIR
souvenez-vous de moi

Je vivais à l'époque où
finissaient les rois

Tour à tour ils
mouraient silencieux et

tristes

Et trois fois courageux devenaient
trismégistes

Que Paris était beau à la fin de
septembre

Chaque nuit devenait une vigne où
les pampres

Répandaient leur clarté sur la ville et
là-haut

Astres mûrs becquetés par les ivres
oiseaux

De ma gloire attendaient la vendange
de l'aube

Un soir passant le long des quais
déserts et sombres

En rentrant à Auteuil j'entendis une
voix

Qui chantait gravement se taisant

quelquefois

Pour que parvînt aussi sur les bords
de la Seine

La plainte d'autres voix limpides et
lointaines

Et j'écoutai longtemps tous ces
chants et ces cris

Qu'éveillait dans la nuit la chanson
de Paris

J'ai soif villes de France et d'Europe
et du monde

Venez toutes couler dans ma gorge
profonde

Je vis alors que déjà ivre dans la
vigne Paris

Vendangeait le raisin le plus doux de
la terre

Ces grains miraculeux qui aux
treilles chantèrent

Et Rennes répondit avec Quimper et
Vannes

Nous voici ô Paris Nos maisons nos
habitants

Ces grappes de nos sens qu'enfanta
le soleil

Se sacrifient pour te désaltérer trop
avide merveille

Nous t'apportons tous les cerveaux
les cimetières les murailles

Ces berceaux pleins de cris que tu
n'entendras pas

Et d'amont en aval nos pensées ô
rivières

Les oreilles des écoles et nos mains
rapprochées

Aux doigts allongés nos mains les
clochers

Et nous t'apportons aussi cette
souple raison

Que le mystère clôt comme une porte
la maison

Ce mystère courtois de la galanterie

Ce mystère fatal fatal d'une autre vie

Double raison qui est au-delà de la
beauté

Et que la Grèce n'a pas connue ni
l'Orient

Double raison de la Bretagne où lame
à lame

L'océan châtre peu à peu l'ancien
continent

Et les villes du Nord répondirent
gaiement

O Paris nous voici boissons vivantes

Les viriles cités où dégoisent et
chantent

Les métalliques saints de nos saintes
usines

Nos cheminées à ciel ouvert
engrossent les nuées

Comme fit autrefois l'Ixion
mécanique

Et nos mains innombrables

Usines manufactures fabriques
mains

Où les ouvriers nus semblables à nos
doigts

Fabriquent du réel à tant par heure

Nous te donnons tout cela

Et Lyon répondit tandis que les
anges de Fourvières

Tissaient un ciel nouveau avec la soie

des prières

Désaltère-toi Paris avec les divines
paroles

Que mes lèvres le Rhône et la Saône
murmurent

Toujours le même culte de sa mort
renaissant

Divise ici les saints et fait pleuvoir le
sang

Heureuse pluie ô gouttes tièdes ô
douleur

Un enfant regarde les fenêtres
s'ouvrir

Et des grappes de têtes à d'ivres
oiseaux s'offrit

Les villes du Midi répondirent alors
Noble Paris seule raison qui vis
encore
Qui fixes notre humeur selon ta
destinée
Et toi qui te retires Méditerranée
Partagez-vous nos corps comme on
rompt des hosties
Ces très hautes amours et leur danse
orpheline
Deviendront ô Paris le vin pur que tu
aimes
Et un rôle infini qui venait de Sicile
Signifiait en battement d'ailes ces

paroles

Les raisins de nos vignes on les a
vendangés

Et ces grappes de morts dont les
grains allongés

Ont la saveur du sang de la terre et
du sel

Les voici pour ta soif ô Paris sous le
ciel

Obscurci de nuées faméliques

Que caresse Ixion le créateur oblique

Et où naissent sur la mer tous les
corbeaux d'Afrique

O raisins Et ces yeux ternes et en

famille

L'avenir et la vie dans ces treilles
s'ennuyent

Mais où est le regard lumineux des
sirènes

Il trompa les marins qu'aimaient ces
oiseaux-là

Il ne tournera plus sur l'écueil de
Scylla

Où chantaient les trois voix suaves et
sereines

Le détroit tout à coup avait changé
de face

Visages de la chair de l'onde de tout

Ce que l'on peut imaginer

Vous n'êtes que des masques sur des
faces masquées

Il souriait jeune nageur entre les
rives

Et les noyés flottant sur son onde
nouvelle

Fuyaient en le suivant les chanteuses
plaintives

Elles dirent adieu au gouffre et à
l'écueil

A leurs pâles époux couchés sur les
terrasses

Puis ayant pris leur vol vers le
brûlant soleil

Les suivirent dans l'onde où
s'enfoncent les astres

Lorsque la nuit revint couverte
d'yeux ouverts

Errer au site où l'hydre a sifflé cet
hiver

Et j'entendis soudain ta voix
impérieuse

O Rome

Maudire d'un seul coup mes
anciennes pensées

Et le ciel où l'amour guide les
destinées

Les feuillards repoussés sur l'arbre

de la croix

Et même la fleur de lys qui meurt au
Vatican

Macèrent dans le vin que je t'offre et
qui a

La saveur du sang pur de celui qui
connaît

Une autre liberté végétale dont tu

Ne sais pas que c'est elle la suprême
vertu

Une couronne du trirègne est tombée
sur les dalles

Les hiérarques la foulent sous leurs
sandales

O splendeur démocratique qui pâlit

Vienne le nuit royale où l'on tuera les
bêtes

La louve avec l'agneau l'aigle avec la
colombe

Une foule de rois ennemis et cruels

Ayant soif comme toi dans la vigne
éternelle

Sortiront de la terre et viendront
dans les airs

Pour boire de mon vin par deux fois
millénaire

La Moselle et le Rhin se joignent en
silence

C'est l'Europe qui prie nuit et jour à
Coblence

Et moi qui m'attardais sur le quai à
Auteuil

Quand les heures tombaient parfois
comme les feuilles

Du cep lorsqu'il est temps j'entendis
la prière

Qui joignait la limpidité de ces
rivières

O Paris le vin de ton pays est
meilleur que celui

Qui pousse sur nos bords mais aux
pampres du nord

Tous les grains ont mûri pour cette

soif terrible

Mes grappes d'hommes forts
saignent dans le pressoir

Tu boiras à longs traits tout le sang
de l'Europe

Parce que tu es beau et que seul tu es
noble

Parce que c'est dans toi que Dieu
peut devenir

Et tous mes vigneron dans ces
belles maisons

Qui reflètent le soir leurs feux dans
nos deux eaux

Dans ces belles maisons nettement
blanches et noires

Sans savoir que tu es la réalité
chantent ta gloire

Mais nous liquides mains jointes
pour la prière

Nous menons vers le sel les eaux
aventurières

Et la ville entre nous comme entre
des ciseaux

Ne reflète en dormant nul feu dans
ses deux eaux

Dont quelque sifflement lointain
parfois s'élance

Troublant dans leur sommeil les
filles de Coblenche

Les villes répondaient maintenant
par centaines

Je ne distinguais plus leurs paroles
lointaines

Et Trèves la ville ancienne

A leur voix mêlait la sienne

L'univers tout entier concentré dans
ce vin

Qui contenait les mers les animaux
les plantes

Les cités les destins et les astres qui
chantent

Les hommes à genoux sur la rive du
ciel

Et le docile fer notre bon compagnon

Le feu qu'il faut aimer comme on
s'aime soi-même

Tous les fiers trépassés qui sont un
sous mon front

L'éclair qui luit ainsi qu'une pensée
naissante

Tous les noms six par six les
nombres un à un

Des kilos de papier tordus comme
des flammes

Et ceux-là qui sauront blanchir nos
ossements

Les bons vers immortels qui
s'ennuient patiemment

Des armées rangées en bataille

Des forêts de crucifix et mes
demeures lacustres

Au bord des yeux de celle que j'aime
tant

Les fleurs qui s'écrient hors de
bouches

Et tout ce que je ne sais pas dire

Tout ce que je ne connaîtrai jamais

Tout cela tout cela changé en ce vin
pur

Dont Paris avait soif

Me fut alors présenté

Actions belles journées sommeils
terribles

Végétation Accouplements musiques
éternelles

Mouvements Adorations douleur
divine

Mondes qui vous rassemblez et qui
nous ressemblez

Je vous ai bus et ne fut pas désaltéré

Mais je connus dès lors quelle saveur
a l'univers

Je suis ivre d'avoir bu tout l'univers

Sur le quai d'où je voyais l'onde
couler et dormir les bélandres

Ecoutez-moi je suis le gosier de Paris
Et je boirai encore s'il me plaît
l'univers
Ecoutez mes chants d'universelle
ivrognerie
Et la nuit de septembre s'achevait
lentement
Les feux rouges des ponts
s'éteignaient dans la Seine
Les étoiles mouraient le jour naissait
à peine



œuvre du domaine public

Édité sous la licence Creative
Commons BY-SA



Except where otherwise noted, this work is licensed under <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/>

Cette œuvre est publiée sous la licence
CC-BY-SA : vous pouvez donc
légalement la copier, la redistribuer,
l'envoyer à vos amis. Vous êtes
d'ailleurs encouragé à le faire.

Source :

B.N.F. - Wikisource

Ont contribué à cette édition :

Gabriel Cabos

Fontes :

David Rakowski's

Manfred Klein

Dan Sayers

Justus Erich Walbaum - Khunrath

bibebook

